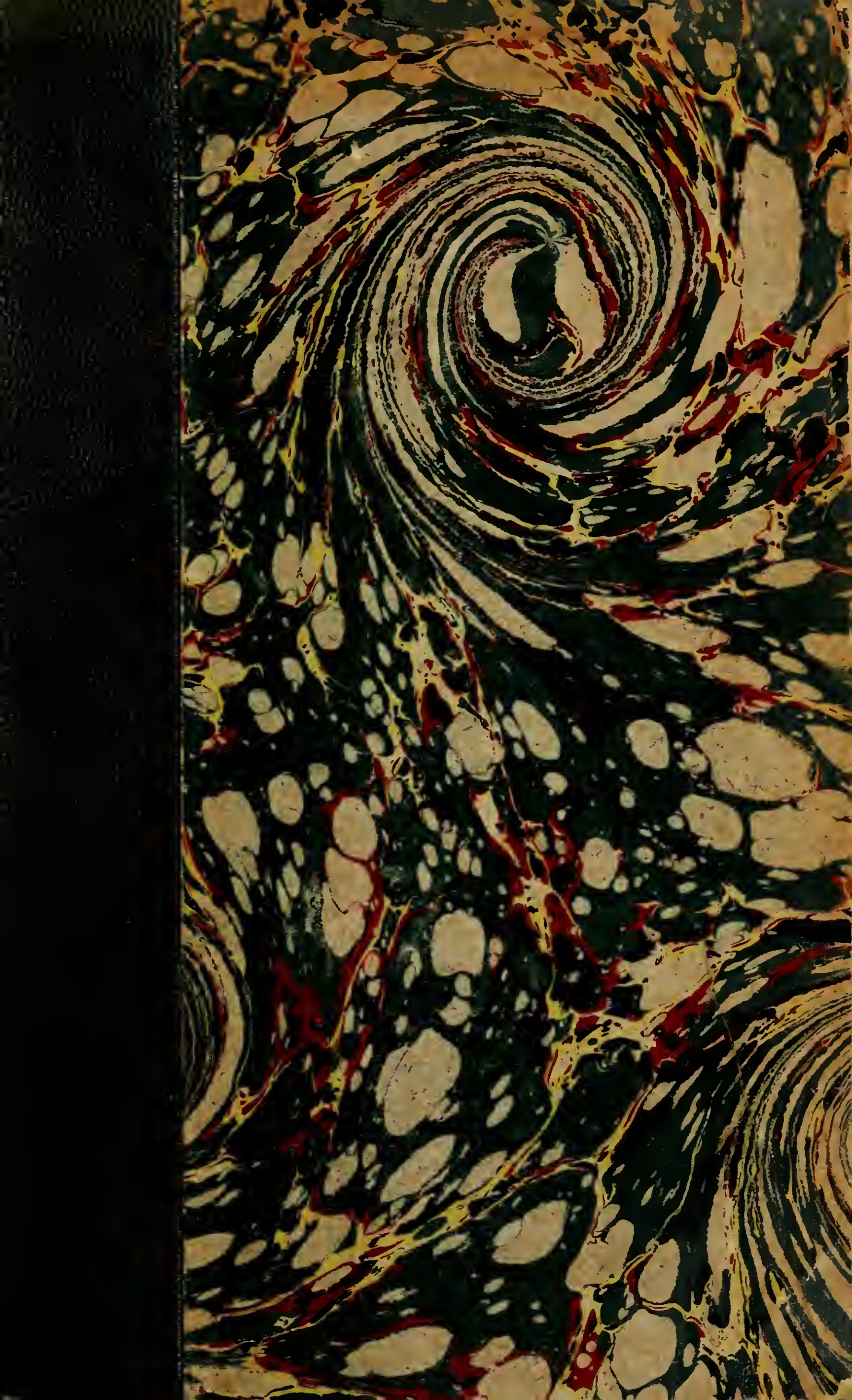
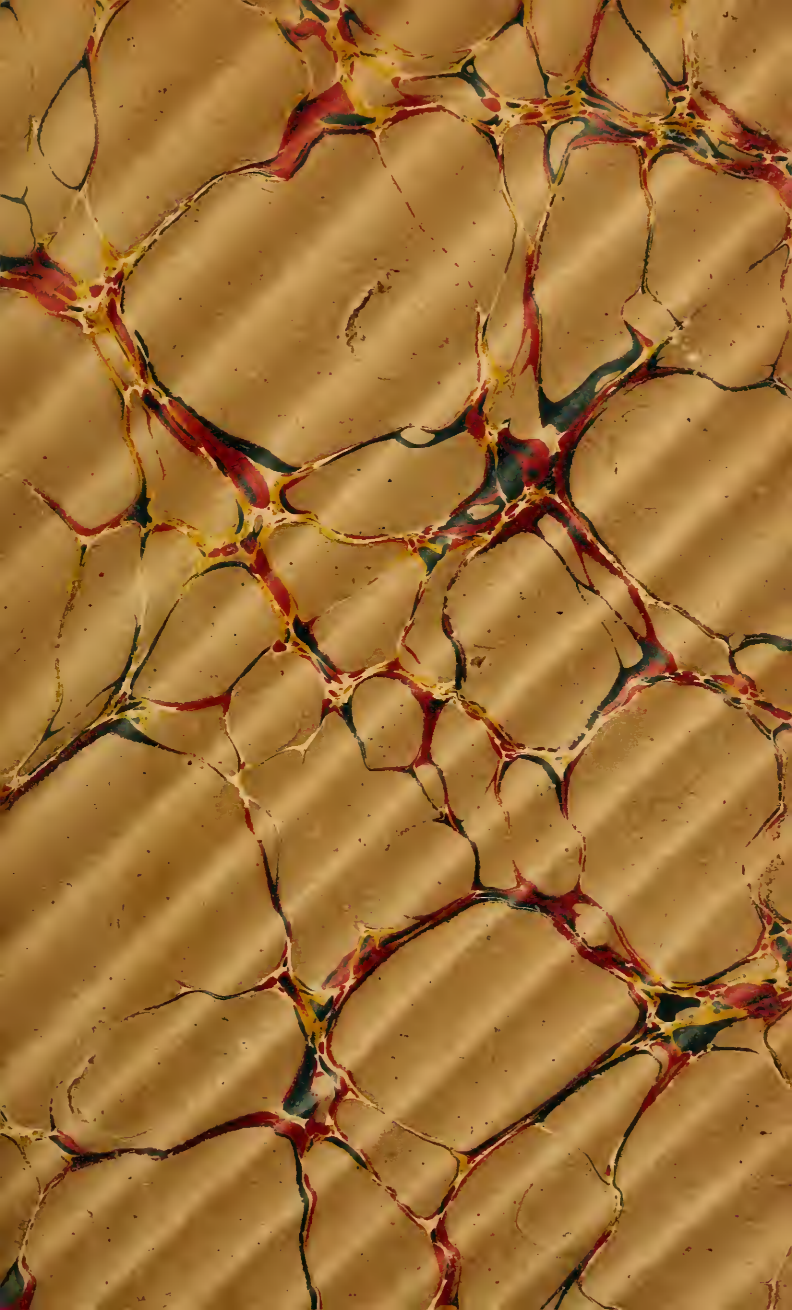






Associés !

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre Déjazet,
le 26 novembre 1894.

Direction : Henri BOSCHER

DU MÊME AUTEUR

LES FEMMES COLLANTES, cinq actes.

LA COURSE AUX JUPONS, trois actes.

LA MARIÉE RÉCALCITRANTE, trois actes.

L'ENLÈVEMENT DE SABINE, trois actes.

DE FIL EN AIGUILLE, quatre actes.

BONHEUR A QUATRE, trois actes.

LE PARDON, trois actes.

LE FUMERON, un acte.

LE GROS LOT, un acte.

LA DIVA EN TOURNÉE, un acte.

UN RENDEZ-VOUS, saynète.

LE SUPPLICE D'UN AUVERGNAT, un acte.

UNE FEMME FACILE, un acte.

LES DAMES DU PLESSIS-ROUGE, cinq actes.

LÉON GANDILLOT

Associés !

Comédie en trois actes



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

—

1895

PERSONNAGES

BOURCALIER, 45 ans.	MM.	HURTEAUX.
ALBERT LEGRAIN, 38 ans . .		MATRAT.
FRONTIGNAN.		NARBALL.
ANATOLE, 22 ans.		DÉAN.
De chez DUFAILLY		KERNY.
COLIGNEAU.		FOUET.
LUCIENNE, 28 ans	Mmes	MARIANNE CHASSAING.
STÉPHANIE, 22 ans.		SARAH MAURYCE.
MADAME DUMÉNY, 30 ans . .		LALLY SYDERS.
MADAME MAURICE.		DALILAH.
MADAME TRIPON		FANNY GÉNAT.
VICTOIRE.		MAGNIER GRAVIER.
EUGÉNIE		MARCELLE D'ARCOURT.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. FOUET, régisseur général du théâtre DÉJAZET.

ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

Le cabinet de travail commun à Bourcalier et à Legrain. — Au fond, grande fenêtre. — A droite, premier plan, porte donnant sur les magasins ; deuxième plan, porte donnant sur les bureaux.— A gauche, deuxième plan, porte d'entrée ; au milieu du théâtre, grande table de travail à deux pupitres, perpendiculaire à la fenêtre. — A gauche, premier plan, petite bibliothèque. — Mobilier de bureau, presse à copier, chaises et fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

BOURCALIER, ALBERT.

Au lever du rideau, Bourcalier est assis à sa place de travail, à droite de la table. Il écrit, Albert entre et

va déposer son chapeau et son paletot au fond à gauche.

ALBERT.

Bonjour. Ça va bien?

BOURCALIER, sans se déranger.

Bonjour, mon cher.

ALBERT, il va lui serrer la main.

Déjà au travail?

Il fredonne.

BOURCALIER.

Comme vous voyez. Vous êtes bien gai, aujourd'hui.

ALBERT.

Mais non, je suis comme à l'ordinaire.

BOURCALIER.

Je vous trouve un petit air particulièrement joyeux.

ALBERT.

Mais non, mais non !

BOURCALIER.

On a fait la fête, un peu, hier?

ALBERT.

Mais non, mais non.

BOURCALIER.

C'est votre droit, après tout ; vous êtes célibataire.

ALBERT.

Je vous conseille de vous plaindre d'être marié, vous.

BOURCALIER.

Mais, je ne me plains pas, sacrebleu ! Je possède une femme charmante.

ALBERT.

Vous pouvez dire exquise !

BOURCALIER.

Certainement, exquise.

ALBERT.

Adorable!

BOURCALIER.

Mais, je suis de votre avis. Nul plus que moi n'apprécie ma femme à sa juste valeur, et je vous garantis bien que je ne changerais pas mon sort contre le vôtre... Célibataire endurci!

ALBERT, à part.

S'il pouvait se douter que justement hier, sa femme...

Il se remet à fredonner.

BOURCALIER, se levant.

Dites donc, mon camarade, au fait, vous n'avez pas paru, hier, de toute la journée, ici?

ALBERT.

Je vous ai fait dire que j'avais une assez forte névralgie.

BOURCALIER.

Oh! la névralgie, on connaît ça. Encore quelque amourette, coureur!

ALBERT.

Mais, je vous assure...

BOURCALIER.

Legrain, mon ami Legrain, vous vous négligez. En ce moment-ci, dans les affaires, il faut être sérieux, et faire chacun sa besogne. Si vous allez vous promener de votre côté, pourquoi n'irais-je pas aussi du mien, et alors où irions-nous? Où irait-elle, la maison de nouveautés et confections, Bourcalier-Legrain?

ALBERT.

Ah! Bourcalier, un tel reproche!...

BOURCALIER.

Ne vous fâchez pas, je vous parle en ami bien plus qu'en associé.

ALBERT.

Voilà ce que je voulais vous faire dire. Nous sommes deux associés, c'est possible ; mais, avant tout, nous sommes deux amis.

BOURCALIER.

Certainement, deux amis.

ALBERT.

Ce brave Bourcalier !

BOURCALIER.

Ce bon Legrain !

ALBERT, à part.

On ne peut s'imaginer comme j'aime cet homme-là, depuis hier. (Haut.) Dites-moi, Bourcalier, est-ce qu'il ne vous semble pas, comme à moi, que nous sommes bien ridi-

cules de vivre ainsi en face l'un de l'autre, en conservant toujours, entre nous, ce vous, si froid, si solennel ? Parole d'honneur, moi, ça me gêne. Quand on est intimes comme nous, on devrait se tutoyer.

BOURCALIER.

Mais, il y avait déjà joliment longtemps que j'avais envie de vous... de te le demander.

ALBERT.

A la bonne heure !

BOURCALIER.

Ce brave Legrain !

ALBERT.

Cet excellent Bourcalier ! (A part.) On ne peut pas s'imaginer comme j'aime cet homme-là, depuis hier.

BOURCALIER.

Enfin, tout ça, c'est très gentil; mais, il s'agit de se mettre un peu au travail,

Il s'assied.

ALBERT.

Au travail!

Il s'asseoit.

BOURCALIER, lui tendant un papier.

Vous avez vu... tu as vu comment se dessine la liquidation trimestrielle?

ALBERT.

Oui... Dites donc... dis donc, nos sorties de bal avec garnitures d'or ont eu un certain succès.

BOURCALIER.

Eh! Eh! Qui est-ce qui en a eu l'idée, de ces sorties de bal?

ALBERT.

C'est vous..., c'est toi.

BOURCALIER.

Et les collets en drap soutaché, mon idée, aussi.

ALBERT.

Oh! fameux! les collets!

BOURCALIER.

Dites donc..., dis donc. Il y a encore une autre idée qui m'est venue depuis quelque temps.

ALBERT.

Je suis sûr qu'elle doit être excellente. Tu es en veine.

BOURCALIER.

Elle est excellente. Si tu te mariais?

ALBERT.

Me marier... Et pourquoi donc ça?

BOURCALIER.

Pour te ranger.

ALBERT.

Mais, je suis très rangé.

BOURCALIER.

Ta, ta, ta, ta! Tu n'es pas encore las des amours irrégulières; tu n'éprouves pas le besoin d'avoir une femme à toi tout seul ?

ALBERT.

Non, vraiment, mon cher, je n'y tiens pas. Je trouve qu'une femme à soi tout seul, c'est trop ou pas assez.

BOURCALIER.

Tu n'as jamais eu envie de te constituer un intérieur ?

ALBERT.

Un intérieur? Mais, n'en ai-je pas un, d'intérieur?

BOURCALIER.

Où ça ?

ALBERT.

Chez toi. Est-ce que je ne trouve pas chez toi tout l'agrément et tous les plaisirs d'un intérieur ? Mon couvert est mis chaque jour à ta table. Tous les soirs, je peux monter, si je veux, faire ma partie de piquet avec toi ou faire de la musique avec ta femme ; nous allons au théâtre ensemble ; nous allons à la campagne ensemble...

BOURCALIER.

Oui ; mais nous ne sommes que trois ; si nous étions quatre, ce serait plus gai pour toi.

ALBERT.

Pourquoi ?

BOURCALIER.

Tu aurais ta femme, comme j'ai la mienne.

ALBERT.

Oh! mon cher, une femme de plus entre nous... qui sait si ma femme s'accorderait avec la tienne? En tout cas, il n'y aurait plus la même intimité. Tandis que telles que sont les choses, je suis parfaitement heureux.

BOURCALIER.

Sacrebleu! il y a un petit détail assez essentiel que tu as l'air d'oublier. Ma femme et moi, nous sommes d'excellents amis pour toi; mais, le petit détail, nous ne pouvons pas te le procurer, hein? le petit détail.

ALBERT.

Tu es bête!

BOURCALIER.

Pour le petit détail, tu aimes mieux courir.

Coligneau entre de droite, deuxième plan.

SCÈNE II

Les Mêmes, COLIGNEAU.

COLIGNEAU.

Messieurs, bonjour.

BOURCALIER.

Bonjour, Coligneau.

COLIGNEAU.

Je viens de chez MM. Roger-Dupuis. Ils ont refusé d'escompter la traite Antonio Rodriguez de Buenos-Ayres.

BOURCALIER.

Ce n'est pas possible!

COLIGNEAU.

Il paraît que ça sent mauvais par là-bas.

ALBERT.

Qu'est-ce que ça fait ? Du papier qui porte notre signature.

COLIGNEAU.

J'ai pourtant demandé à voir ces messieurs eux-mêmes.

ALBERT.

Ça ne m'étonne pas d'eux. Ce n'est pas la première fois qu'ils nous font une sottise ; nous aurions dû, depuis longtemps, leur retirer notre clientèle.

BOURCALIER.

Coligneau, vous m'entendez. Jamais plus rien avec ces gens-là. Allez au Comptoir International. Ça coûtera plus cher, mais il ferait beau voir qu'on nous y refusât un effet.

COLIGNEAU.

Bien, monsieur.

BOURCALIER.

Allez.

COLIGNEAU.

Bonjour, messieurs.

Il sort.

BOURCALIER.

Ces Roger-Dupuis sont des imbéciles, car Dieu merci! la maison Bourcalier et Legrain est solide. Mais, c'est ennuyeux, tout de même, si, vraiment, ça se gâte en Amérique, avec notre succursale de Buenos-Ayres. Il faudrait avoir des nouvelles sûres.

ALBERT.

Ah! tu t'inquiètes toujours.

BOURCALIER.

Eh! mon cher, si tu connaissais ce pays, comme moi, les bonds et les sauts fantastiques qu'y exécute le crédit, et la difficulté

d'être renseigné à temps! Il n'y a pas à dire: il faut y aller faire un tour, et sans tarder.

ALBERT.

Ne te mets donc pas martel en tête. D'abord, le Brésil vient à peine de terminer sa révolution; et tu sais bien que quand il vient d'y avoir une révolution au Brésil, on en a toujours pour un an de calme dans le reste de l'Amérique du Sud.

BOURCALIER.

Je t'assure que si ce n'était pas aussi loin, j'irais bien volontiers.

ALBERT.

Ne te fais donc pas de bile. Tu as tout ce qu'il faut pour être le plus heureux des hommes. Ne te préoccupe pas de tes affaires, qui vont sur des roulettes.

BOURCALIER.

Hé! hé! sur des roulettes...

Anatole entre de gauche.

ALBERT.

Pessimiste!

BOURCALIER.

Optimiste!

SCÈNE III

ALBERT, BOURCALIER, ANATOLE.

ANATOLE.

Bonjour, mon oncle; bonjour, monsieur Legrain.

BOURCALIER.

Ah! Te voilà, toi, mauvais sujet! C'est à cette heure que tu arrives! Et puis, tu as une

jolie tête. Tu as encore fait la noce, hier ?

ANATOLE.

Oui, mon oncle.

ALBERT.

Vous êtes franc, au moins.

BOURCALIER.

Il est cynique ! Et tu t'es mis dans un joli état ! Regardez-moi cette mine.

ANATOLE.

Ah ! mon oncle, ne m'en parlez pas... une migraine !

BOURCALIER.

Si encore ça pouvait te servir de leçon. Tu ne vas pas recommencer de sitôt, j'imagine, à faire la noce ?

ANATOLE.

Moi, mon oncle ?... Mais je vais recommencer ce soir.

BOURCALIER.

Ce soir!

ANATOLE.

Oui, oui, je ferai la noce ce soir et je la ferai demain et après-demain, etc., etc...

BOURCALIER.

Mais, polisson, est-ce que tu crois que je t'ai fait venir à Paris et entrer chez moi, pour mener une pareille vie de polichinelle?

ANATOLE.

Mais, mon oncle, si je mène pour le moment une existence folâtre, et qui peut paraître absurde à des esprits superficiels, j'ai mes motifs.

BOURCALIER.

Tes seuls motifs sont que tu es un écervelé qui ne pense qu'à s'amuser, un paresseux

incapable de quoi que ce soit, et qui n'arrivera jamais à rien.

ANATOLE.

Voilà, c'est bien cela. Vous, mon oncle; vous, monsieur Albert, au fond, vous me considérez comme un simple crétin.

BOURCALIER.

Tu fais tout ce qu'il faut pour ça.

ANATOLE.

Mais, je suis, au contraire, extrêmement malin. Quel est mon but? Quelle est ma ferme volonté? Devenir un homme sérieux, dans le plus bref délai.

BOURCALIER et ALBERT.

Un homme sérieux!

ANATOLE.

Certainement, un homme sérieux. Mais, pour devenir un homme sérieux, un homme,

là, vraiment sérieux, il faut avoir connu les plaisirs ; il faut les avoir tous connus, sans exception, en avoir mesuré le vide et le néant ; pour qu'aucun regret ne vienne vous taquiner plus tard. Faut que jeunesse se passe ! (Avec force.) Et elle se passera, cette jeunesse, mon oncle ; elle se passera, je vous le garantis !

BOURCALIER.

En attendant qu'elle se passe, tu vas me faire le plaisir de te rendre à ton bureau, et de travailler un peu.

ANATOLE.

Oui, mon oncle, j'y vais. Tiens ! ma tante.

Madame Dumény et Lucienne entrent, de gauche.

SCÈNE IV

BOURCALIER, ALBERT, ANATOLE, LUCIENNE, MADAME DUMÉNY.

BOURCALIER.

Madame Dumény.

ANATOLE.

Bonjour, ma tante... Madame...

BOURCALIER.

Veux-tu me faire le plaisir d'aller travailler ?

ANATOLE.

Oui, mon oncle.

Il sort par la droite, deuxième plan.

BOURCALIER, à madame Dumény.

Chère madame, quel heureux hasard !... Asseyez-vous donc.

LUCIENNE.

Je vous amène une nouvelle cliente.

ALBERT.

Pas possible ! Madame Dumény nous ferait l'honneur de venir se faire habiller chez nous ?

BOURCALIER.

Quel brevet d'élégance pour la maison !

MADAME DUMÉNY.

Je veux donner une leçon à ma couturière qui m'a manqué abominablement un manteau. « Eh ! bien, lui ai-je dit, j'irai dans une maison de confections. » — Votre femme a eu la complaisance de m'accompagner, pour me piloter dans vos magasins.

BOURCALIER.

Alors, il s'agit d'un manteau, dans les notes sombres, bien entendu?

MADAME DUMÉNY.

Non, non, claires, très claires ; mon demi-deuil finit le 15.

BOURCALIER.

Le 15? Alors, nous avons tout le temps.

LUCIENNE.

Veux-tu accompagner madame Dumény? Je suis sûre que cette chère amie grille d'envie de voir tes modèles.

MADAME DUMÉNY.

Oh! chère amie...

BOURCALIER.

Chère madame, si vous permettez que je vous montre le chemin...

LUCIENNE.

Je vous rejoins à l'instant. Je voudrais écrire un petit mot.

MADAME DUMÉNY.

Venez me retrouver, je veux absolument avoir votre opinion.

Elle sort avec Bourcalier par la droite, premier plan.

SCÈNE V

ALBERT, LUCIENNE.

ALBERT, s'avançant.

Ah! Lucienne!

LUCIENNE.

Eh! bien, voulez-vous rester tranquille! Qu'est-ce que cela signifie?

ALBERT.

Il n'y a pas de danger.

LUCIENNE.

Mon ami, je vous en prie.

ALBERT.

Vous êtes bien froide avec moi. Après tout, ça se comprend. Quand on se retrouve face à face, le lendemain d'une journée comme celle d'hier, il y a un peu d'embarras, de part et d'autre.

LUCIENNE.

Certes!

ALBERT.

Ah bah! Le grand pas est franchi, maintenant! Vogue la galère, ma chère Lucienne! Ah! que vous avez été bonne et gentille, et comme nous allons être heureux! Et dire qu'il y a si longtemps que nous vivons à

côté de ce bonheur-là, sans y songer. Moi, du moins, je n'y songeais pas. Etais-je bête? Il n'y a que trois mois que je me suis décidé à vous faire la cour. Eh! bien, vous me croirez si vous voulez, mais je n'avais aucun espoir, je me disais : une petite bourgeoise remplie de préjugés; jamais elle ne me comprendra; jamais elle ne sera assez intelligente pour se décider. Mais, vous avez très bien compris, au contraire. Ah! Lucienne, c'est bien ce que vous avez fait hier, c'est bien!

LUCIENNE.

C'est si bien que cela?

ALBERT.

Mais oui. Comprenez donc quelle existence agréable nous allons mener maintenant! Car je vous aimerai toujours; pourquoi cesserais-je de vous aimer? J'ai rencontré en vous

la femme idéale, la femme qui répond absolument à mon type, sous tous les rapports; et rien ne peut troubler notre bonheur, avec un mari, comme le vôtre : si confiant, si commode. Quand pourrez-vous venir voir votre ami, qui a tant envie d'un nouveau rendez-vous ?

LUCIENNE.

Monsieur Legrain, je ne remettrai plus jamais les pieds chez vous, et je vous prie d'oublier ce qui a pu se passer entre nous, dans une minute d'égarement.

ALBERT.

Qu'est-ce que vous dites ?

LUCIENNE.

Je répète que ce qui s'est passé hier est passé; que nous devons l'oublier, l'un et l'autre, et qu'il n'en sera jamais plus question.

ALBERT.

Ce serait fini déjà?

LUCIENNE.

Oui.

ALBERT.

C'est impossible!

LUCIENNE.

N'insistez pas.

ALBERT, avec chaleur.

Si j'ai pu dire ou faire quelque chose; s'il y a eu dans ma conduite quoi que ce soit qui eût pu vous indisposer, vous fâcher contre moi, je vous adjure de vous expliquer franchement.

LUCIENNE.

Je n'ai rien à vous reprocher.

ALBERT.

Eh! bien, alors?

LUCIENNE.

Vous exigez une explication?

ALBERT.

Je vous en supplie.

LUCIENNE.

Elle m'est bien pénible à vous donner... Enfin ! (Elle s'assied.) Vous me permettrez de ne pas revenir sur les incidents qui ont marqué pour nous deux la journée d'hier.

ALBERT.

Je vous vois encore défaillante...

LUCIENNE.

Je vous en prie... En rentrant chez moi, j'ai retrouvé mon mari, naturellement. Nous avons dîné en tête à tête. Ah! peu gaîment, allez!

ALBERT, ému.

Merci.

LUCIENNE.

Mon mari n'a fait que parler de vous tout le temps du repas.

ALBERT.

Ce brave Bourcalier!

LUCIENNE.

Après le dîner, il a eu l'idée de m'emmener au théâtre.

ALBERT.

Ah! Où ça?

LUCIENNE.

u Châtelet.

ALBERT.

Et moi qui étais à l'Opéra-Comique... si j'avais su!... Eh bien... c'était amusant?

LUCIENNE.

Vous pouvez penser quel peu de plaisir

j'ai éprouvé au spectacle; j'étais si troublée, si préoccupée... Mon mari, lui, s'est beaucoup amusé.

ALBERT.

Pauvre ami!

LUCIENNE.

Enfin, nous rentrons... J'avais hâte de me trouver seule... J'avais compté sans mon mari...

ALBERT.

Aïe!

LUCIENNE.

Je voulais prétexter une migraine, mais la crainte d'éveiller ses soupçons... Dieu seul sait combien j'ai souffert!...

ALBERT.

Chère amie...

LUCIENNE.

Ah! Quel courage il m'a fallu. Comment ai-je fait pour ne pas me trahir?

ALBERT.

Diable! Mais Bourcalier ne s'est aperçu de rien?

LUCIENNE.

Oh! non.

ALBERT.

C'est l'essentiel.

LUCIENNE, bondissant.

C'est l'essentiel?... Voilà comme vous prenez la chose, vous! Mais, vous ne vous rendez donc pas compte de l'horreur d'une pareille situation pour une femme qui a quelque souci de sa pudeur et de sa dignité?

ALBERT.

Evidemment, c'est désagréable; mais en-

fin, vous deviez bien prévoir que, sinon le jour même, tôt ou tard...

LUCIENNE.

Est-ce qu'on prévoit ces choses-là?

ALBERT.

Il faut vous faire une raison. N'est-ce pas moi qui suis le plus à plaindre, en somme, dans cette situation que nous impose la fatalité?

LUCIENNE.

Vous?

ALBERT.

Certainement, moi qui suis obligé de me dire qu'un autre a des droits sur la femme que j'aime; et il me semble que vous devriez vous-même éviter de me le rappeler.

LUCIENNE.

Vous! C'est vous qui vous plaignez? Ah! ça, c'est joli!

ALBERT.

Lucienne, je vous demande pardon... Songez que je vous aime,... que je vous adore; que tout ce que vous venez de me raconter ne peut en rien diminuer les sentiments que j'éprouve pour vous,... au contraire.

LUCIENNE.

Vous m'aimez sincèrement, mon ami?

ALBERT.

Ah! si je vous aime!...

LUCIENNE.

Eh! bien, tant pis! il faut vous résigner! Car je vous le déclare franchement, je ne puis accepter l'existence telle qu'elle se produirait avec la continuité de nos relations. J'ai trop souffert depuis hier. Subir, désormais, ce partage, à l'idée duquel tout mon

être se révolte, non, non ! ça ne se peut pas, ça ne se peut pas !

ALBERT.

C'est que vous ne m'aimez pas. Une femme qui aime vraiment...

LUCIENNE.

Si. Je vous aime ; mais là, franchement, mon ami !

ALBERT.

Enfin, me préférez-vous à votre mari ?

LUCIENNE.

Cent fois, je vous préfère cent fois ; mais, puisqu'il m'est impossible de me soustraire à sa tendresse, il faut qu'un de vous deux se récuse.

ALBERT.

Une femme peut toujours trouver mille prétextes pour échapper à son mari.

LUCIENNE.

Une fois par hasard, peut-être ; mais d'une manière régulière...

ALBERT.

Ce serait déjà ça !

LUCIENNE.

Non, mon ami. J'ai une délicatesse de sentiments que vous ne saisissez peut-être pas très bien.

ALBERT.

Mais si, mais si !

LUCIENNE.

C'est d'une façon complète, absolue, qu'il faut que j'échappe à mon mari.

ALBERT.

Je ne peux pourtant pas vous enlever et aller vivre à l'étranger avec vous.

LUCIENNE.

Je ne le voudrais pas non plus.

ALBERT.

Eh bien, alors ?

LUCIENNE.

Alors, je ne sais pas ; cherchez. Si l'on pouvait éloigner mon mari, le faire partir en voyage...

ALBERT.

En voyage !... Mais il reviendra, et tout sera à recommencer.

LUCIENNE.

Si le voyage était très long... Qui sait ce qui se passe dans le cœur des femmes ?

ALBERT.

Alors, si je pouvais décider votre mari à partir en voyage, vous m'aimeriez pendant son absence ?

LUCIENNE.

Je serais entièrement à vous.

ALBERT, *avec force.*

Eh ! bien, il partira ; il partira, je vous le garantis ; il faut qu'il parte. J'ai mon idée.

Madame Dumény et Bourcalier entrent par la porte de droite, premier plan.

SCÈNE VI

ALBERT, LUCIENNE, MADAME DUMÉNY, BOURCALIER.

MADAME DUMÉNY.

Eh ! bien, chère amie, vous nous abandonnez ?

BOURCALIER.

Qu'est-ce que tu fais donc avec Legrain ?

MADAME DUMÉNY.

Votre mari a des modèles ravissants. J'hésite entre deux genres de broderies... Venez donc ; je veux absolument votre avis, vous me l'avez promis.

LUCIENNE.

J'y vais, ma chère amie. (Bas à Albert.) Tâchez d'être adroit. (Haut à Bourcalier.) Reste ici ; nous n'avons pas besoin de toi.

Elle sort avec madame Dumény par la droite, premier plan.

SCÈNE VII

ALBERT, BOURCALIER, ANATOLE.

BOURCALIER.

Elle est vraiment gentille, cette petite Dumény.

ALBERT.

Oui.

BOURCALIER.

Tu devrais l'épouser.

ALBERT.

Tu es fou! une petite bécasse pareille?

BOURCALIER.

Eh, eh! eh, eh! Elle ne te déplaisait pas, autrefois, du vivant de Dumény. Tu étais toujours fourré chez elle... Eh! dis donc... est-ce que, par hasard, hein!...

ALBERT.

Jamais de la vie! Et puis, parlons donc de choses sérieuses... si tu veux bien. — On est venu nous troubler, tout à l'heure; nous n'avons pu continuer notre conversation, mais je viens encore d'y réfléchir... Cet état

de choses dans l'Amérique du Sud est très inquiétant pour nous.

BOURCALIER.

Certainement, c'est inquiétant.

ALBERT.

Ce refus des Roger-Dupuis... d'escompter...

BOURCALIER.

Ce sont des imbéciles !

ALBERT.

Ce sont des imbéciles, je te l'accorde ; mais... c'est un avertissement très grave, et quand tu disais tout à l'heure qu'il serait bon que l'un de nous allât faire un tour là-bas, tu avais parfaitement raison.

BOURCALIER.

Certainement, il faudra bien s'y décider.

C'est un long voyage, ça coûtera de l'argent; mais l'intérêt de la maison l'exige.

ALBERT, à part.

Ça va bien! (Haut.) Mais, dis donc, maintenant que c'est chose décidée, que tu as reconnu toi-même qu'il faut que tu partes...

BOURCALIER.

Comment! que je parte? Pourquoi moi, pourquoi pas toi, plutôt?

ALBERT.

Moi?... mais je ne connais pas le pays; je ne saurais pas m'y retourner. Et puis, tu es bien plus fort en affaires que moi.

BOURCALIER.

C'est vrai! Mais moi, je suis marié, tandis que toi, tu es garçon et pour un voyage si long...

ALBERT.

Que tu sois marié, que je ne le sois pas, la question n'est pas là. L'intérêt de la maison, avant tout ! Mon cher, il faut partir.

BOURGALIER.

Il faut partir, il faut partir... ! Discutons un peu avant.

ALBERT.

Non, mon ami, ne discutons pas. Il faut partir. Qui sait si ton obstination à ne pas accomplir ce voyage nécessaire, ne peut nous entraîner à une catastrophe ? En engageant la maison, comme tu l'as engagée, car c'est toi qui l'as fondée cette succursale, tu as commis une boulette qu'il faut que tu répares.

BOURGALIER.

Une boulette, c'est possible ; mais il n'y a pas péril en la demeure.

ALBERT.

Si, mon ami ; c'est vraiment extraordinaire que tu ne te rendes pas compte de l'importance qu'il y a à ce que tu partes immédiatement.

ANATOLE, entrant de droite, un papier à la main.

Mon oncle, signature, s'il vous plaît.

BOURCALIER.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ANATOLE.

Je ne sais pas. C'est le chef de la correspondance qui m'a fait copier ça.

BOURCALIER, prenant le papier.

Ah ! oui.

ANATOLE.

Savez-vous combien de fois je l'ai recommencée, cette lettre ?

BOURCALIER.

Non, ça m'est égal.

ANATOLE.

Quatre fois, mon oncle. J'ai été obligé de la recommencer quatre fois, parce que je faisais des pâtés, des ratures ; parce que j'écrivais tout de travers. Et pourquoi faisais-je des pâtés, des ratures ? Parce qu'en transcrivant cette lettre, je pensais tout le temps à une petite femme que j'ai rencontrée au Moulin-Rouge.

BOURCALIER.

Polisson ! tu as l'aplomb... !

ANATOLE.

Et pourquoi pensais-je tout le temps à cette petite femme ?...

ALBERT.

Monsieur Anatole, votre oncle et moi, nous

sommes en conversation sérieuse, et par conséquent...

BOURCALIER.

Peut-être en ce moment même, vais-je être obligé de partir pour l'Amérique, et si tu crois que ça me rend d'humeur à supporter tes mauvaises plaisanteries...

ANATOLE.

Vous allez partir pour l'Amérique, mon oncle ?

ALBERT.

Oui.

BOURCALIER.

Oui, ce n'est pas encore fait.

ANATOLE.

Ah ! voilà une bonne idée ! (A part.) Quand il ne sera plus là, tra la la !

BOURCALIER.

Vraiment ! je suis content d'avoir ton approbation.

ALBERT.

Pour une fois que ton neveu a une idée juste...

ANATOLE.

Mais, sapristi ! il n'y aura donc jamais moyen de vous faire comprendre que je n'en ai que comme ça, des idées. Certainement, il faut que mon oncle parte ! L'intérêt de la maison l'exige.

BOURCALIER.

Qu'en sais-tu ? Tu t'en occupes bien, de la maison.

ANATOLE.

Mon oncle, je sais ce qui se passe. C'est très grave.

BOURCALIER.

Tu es mieux au courant que nous.

ANATOLE.

Mais oui, je suis mieux au courant que vous. Vous n'avez des renseignements que par des hommes d'affaires, par des confrères, des gens qui ne cherchent jamais qu'à vous mettre dedans ; tandis que moi, j'ai mes renseignements de source sûre.

BOURCALIER.

Au Moulin-Rouge?

ANATOLE.

Au Moulin-Rouge, ou ailleurs. Je vois pas mal de petits rastaquouères, des fils de ministres et d'ambassadeurs, etc..., et je les vois dans des conditions où on n'a pas de raisons pour essayer de tromper le client, où on parle le cœur sur la main... Les affaires

vont très mal dans l'Argentine. Il faut que mon oncle parte.

BOURCALIER, ebranlé.

Qu'est-ce que tu dis de ça, toi?

ALBERT.

Je dis qu'Anatole juge la situation très nettement. Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, que je reconnais que, sous des dehors évaporés, Anatole a des aperçus très nets.

BOURCALIER.

Eh bien! soit! je me décide.

ALBERT.

Tu vas partir tout de suite.

BOURCALIER.

Tout de suite? Le temps que Lucienne fasse ses préparatifs.

ALBERT.

Tu n'as pas l'intention d'emmener ta femme ?

BOURCALIER.

Si.

ALBERT.

Tu ne peux pas emmener ta femme en Amérique !

BOURCALIER.

Tu crois qu'il y a du danger ?

ANATOLE, à part.

Eh ! pas de blagues ! il n'irait pas. (Haut.) Mais, il n'y a pas de danger, mon oncle, pas de danger du tout. Quel danger voulez-vous qu'il y ait ? Il faut emmener ma tante.

ALBERT.

Mais non !

ANATOLE.

Mais si! Ça l'amusera.

BOURCALIER.

Tiens! au fait, il faut la prévenir. Va donc la chercher. Tu la trouveras aux broderies.

ANATOLE.

J'y cours, mon oncle.

Il sort par la droite, premier plan.

SCÈNE VIII

ALBERT, BOURCALIER, puis ANATOLE et LUCIENNE.

ALBERT.

Eh bien! en voilà une idée, proposer à ta femme un voyage pareil!

BOURCALIER.

Tiens! si tu te figures que j'ai envie de le faire seul, ce voyage!

ALBERT.

Réfléchis un peu, d'abord. Ta femme va refuser catégoriquement.

BOURCALIER.

Pourquoi veux-tu qu'elle refuse?

ALBERT, embarrassé.

Parce que, parce que...

BOURCALIER.

Je suis enchanté de mon idée, au contraire. A deux, ça va être presque une partie de plaisir. Tiens! ça nous fera notre voyage de noces, que nous n'avons encore jamais eu le temps d'exécuter.

ANATOLE, entrant.

Voici ma tante.

LUCIENNE, entrant.

Que vient de me dire Anatole? Que tu voulais m'emmener à Buenos-Ayres?

BOURCALIER.

Oui, ma chérie. Mes affaires exigent que...

LUCIENNE.

Moi, faire ce voyage-là!... Trois semaines en mer!... Jamais!

BOURCALIER.

Mais, pourtant...

LUCIENNE.

Jamais!

ALBERT, à Bourcalier.

Tu vois bien. Que t'avais-je dit?

ANATOLE.

Mais, ma petite tante, ça vaut le voyage, je vous assure, j'ai des amis...

ALBERT, bas, à Anatole.

Taisez-vous donc, vous !

ANATOLE.

Pourquoi ?

BOURCALIER, à Lucienne.

La situation est plus grave que tu ne te l'imagines. Il faut que je parte !

LUCIENNE.

Eh bien ! pars.

BOURCALIER.

Avec toi.

LUCIENNE.

Avec moi ?... Jamais, jamais, jamais !

BOURCALIER.

C'est bon, je n'insiste plus. Mais alors, je ne partirai pas non plus.

ALBERT.

Mon cher...

BOURCALIER.

Jamais, jamais, jamais! moi non plus.

ALBERT, à Lucienne.

Vous voyez que j'ai fait tout ce que j'ai pu.

LUCIENNE.

S'il ne part pas, tant pis pour vous!

Elle sort, droite, premier plan.

ANATOLE.

Après tout, mon oncle, il ne faut pas, si ma tante s'obstine...

ALBERT.

C'est inutile d'insister davantage avec ta femme! Il faut y renoncer. Tu vas partir seul.

BOURCALIER.

Je ne partirai pas. Tant pis! Pars, si tu veux, toi.

ALBERT.

Nous n'allons pas revenir là-dessus. Tu as compris toi-même que c'était toi qui devais faire ce voyage. Ce n'est pas parce que ta femme refuse de t'accompagner...

ANATOLE.

Voyons, mon oncle!

BOURCALIER.

Tu m'ennuies, toi!

ALBERT.

Tu as donc une autre raison? Dis-la.

BOURCALIER.

Je n'en ai pas d'autre. Je ne veux pas me séparer de ma femme pendant deux mois.

ALBERT.

Pourquoi ça?

ANATOLE.

Oui, pourquoi, mon oncle?

BOURCALIER.

Toi ! fais-moi le plaisir d'aller travailler un peu. Ces choses-là ne te regardent pas.

ANATOLE.

Oui, mon oncle. (Bas à Albert.) Il faut qu'il parte; vous savez, il faut qu'il parte. C'est très sérieux.

ALBERT.

Comptez sur moi.

Anatole sort, droite, deuxième plan.

SCÈNE IX

ALBERT, BOURCALIER,
puis COLIGNEAU.

BOURCALIER.

Nous sommes seuls. Je n'avais pas besoin

de te dire ça devant Anatole. Eh bien! la vérité vraie, c'est que je ne me soucie pas du tout de rester veuf pendant deux mois.

ALBERT.

Tu ne peux pas rester veuf pendant deux mois ?

BOURCALIER.

Non.

ALBERT.

Ne dis donc pas de bêtises pareilles!

BOURCALIER.

Il n'y a pas de bêtises là-dedans. Si je me suis marié, c'est pour avoir une femme, sacrebleu! et vivre avec elle.

ALBERT.

Mais, deux mois de séparation, ce n'est rien.

BOURCALIER.

C'est trop.

ALBERT.

Alors, qu'est-ce que tu dirais, si tu étais officier de marine? s'il te fallait partir à chaque instant pour des croisières de toute une année, ou de plusieurs années même.

BOURCALIER.

Mais, je ne suis pas marin, précisément, et je ne voudrais pas l'être.

ALBERT.

Enfin, mon cher, tu ne vas pas me faire croire qu'à ton âge... et puis, d'ailleurs, c'est ridicule de ta part — je dirai même : c'est inconvenant, parfaitement inconvenant — de mettre la conversation sur un pareil chapitre avec moi.

BOURCALIER.

Ah ça! que t'imagines-tu donc? Il n'y a rien d'inconvenant là-dedans. Je te dis tout simplement que la solitude m'est insupportable, et qu'il est au-dessus de mes forces d'entreprendre un voyage sans compagnon à qui parler, et avec lequel tromper les ennuis de la route et du séjour à l'étranger.

ALBERT.

Eh bien! emmène ton neveu.

BOURCALIER.

C'est une idée. Et puis, non! Mon neveu m'ennuierait. Ah! si c'était une nièce! Car, vois-tu, j'aimerais mieux une femme. Oui, il n'y a qu'une femme possible, comme compagnon de voyage; et tant qu'à faire, je la voudrais jeune et gentille; un frais et gracieux visage est certainement préférable.

ALBERT, ricanant.

C'est ça! C'est très bien, pourquoi n'emmènerais-tu pas une cocotte? Il y en a assez de cocottes sans ouvrage à Paris.

BOURCALIER.

Une cocotte! Ah! mon ami, c'est absurde ce que tu me dis là! Tu ne m'as pas compris.

ALBERT.

Dame! du moment où tu demandes...

BOURCALIER.

Je demande, je demande!... Je ne demande pas une cocotte. Qu'est-ce que je ferai d'une cocotte? Je demande une petite femme, comme il s'en rencontre, qui sont libres de leur personne, et qui seraient enchantées de faire un joli voyage, dans des conditions agréables. Seulement, voilà! je ne

connais pas de ces petites femmes-là ; mais je suis sûr que tu en connais, toi, et...

ALBERT.

Je n'en connais pas, et quand bien même j'en connaîtrais, tu ne supposes pas que j'aille... Ah ! non, ça ne se fait pas, ces choses-là !

BOURCALIER.

Alors, n'en parlons plus. Je ne partirai pas.

ALBERT.

Ah ! mais l'intérêt de la maison...

BOURCALIER.

Bah ! nous perdrions quelque chose, nous sommes assez riches.

ALBERT.

Ah ! sapristi de sapristi ! Ça fait mal de voir un entêtement pareil.

COLIGNEAU, entrant de droite, deuxième plan.

Bonjour, messieurs.

BOURCALIER.

Ah ! voici Coligneau ! Vous avez pu faire escompter la traite ?

COLIGNEAU.

Non, monsieur.

ALBERT.

Ah ! tant mieux.

BOURCALIER.

Quoi, tant mieux ?

ALBERT.

Certainement ! Ça te prouve bien qu'il faut partir.

BOURCALIER.

On a refusé un effet garanti par notre signature ?

COLIGNEAU.

La caisse venait de fermer, quand je suis arrivé.

ALBERT.

C'est un prétexte.

BOURCALIER.

Mais...

ALBERT.

Coligneau, vous pouvez vous retirer. Allez, mon ami.

Il le pousse dehors.

B URCALIER.

Laisse-moi donc lui demander...

ALBERT, fermant la porte sur Coligneau.

Tu ne vas pas mettre ton employé au courant de nos inquiétudes ?

BOURGALIER.

Mais, mon cher...

ALBERT.

Une indiscrétion, et pan ! ce n'est plus seulement la chute de notre succursale, c'est notre propre crédit à Paris entamé.

BOURGALIER.

Quel pessimiste que tu fais !

ALBERT.

Optimiste aveugle ! Mon cher, j'en suis à me demander, si je ne ferais pas mieux de rompre notre association ?

BOURGALIER.

Oh !

ALBERT.

En voyant avec quelle légèreté tu traites les intérêts de la maison.

BOURCALIER.

Tu trouves que je n'ai pas souci de nos intérêts, quand je vais partir en Amérique.

ALBERT.

Eh ! tu dis toujours que tu vas partir, et tu ne pars jamais !

BOURCALIER.

Le temps de me trouver une compagne de voyage.

ALBERT.

Ah ! tu y tiens !

BOURCALIER.

Certainement, j'y tiens. Je me rappelle que j'ai reçu une manière de prospectus d'une dame qui se mettait à ma disposition pour toutes sortes d'intrigues délicates à l'usage des gens du monde. La lettre est chez moi,

je l'ai gardée ; on ne sait jamais ce qui peut arriver. Je passe prendre l'adresse, et je cours chez la dame ; peut-être rencontrerai-je mon affaire. (Il enlève son veston ; — Albert l'aide à endosser sa redingote.) Mon cas doit être courant avec les habitudes du commerce moderne.

ALBERT.

Ta dame, ce n'est pas, par hasard, madame Caroubier, 32 bis, rue des Pyramides ?

BOURCALIER.

Oui, il me semble. Mais oui, je me rappelle ; c'est cela même. Tu connais ?

ALBERT.

Vas-y de ma part.

BOURCALIER.

Ah ! coquin ! J'y cours tout droit ; 32, rue des Pyramides...

ALBERT.

... bis !

BOURCALIER.

Oui, 32 bis.

Il sort par la gauche.

SCÈNE X

ALBERT, seul; puis MADAME DUMÉNY. LUCIENNE.

ALBERT, seul

C'est répugnant ! Il ne peut pas emmener sa femme avec lui, il emmène la première cocotte venue. Il y a donc des gens pour lesquels tous les besoins du cœur se réduisent à de banales et de grossières accoutu-

mances ? Et l'au delà ?... Cet au delà... vers lequel nous autres raffinés nous aspirons ?... (Saluant Lucienne et madame Dumény qui entrent de droite.) Mesdames...

LUCIENNE.

Mon mari ?

ALBERT.

Une course. Il vient de sortir.

MADAME DUMÉNY.

Je suis enchantée de mon manteau, monsieur.

ALBERT.

Ah ! très bien.

LUCIENNE, bas, à Albert.

Est-ce qu'il part ?

ALBERT.

Je ne sais pas encore.

MADAME DUMÉNY.

Les broderies que m'a fait choisir Lucienne iront à ravir.

ALBERT, bas.

Mais enfin, s'il ne partait pas ?...

LUCIENNE.

Vous avez mon dernier mot.

MADAME DUMÉNY.

Au revoir, chère amie. Je vois que vous avez à causer ensemble.

LUCIENNE.

Mais, pas du tout, pas du tout, chère amie ! je vous accompagne. Au revoir, monsieur Legrain. (Bas.) Je repasserai tout à l'heure.

ALBERT.

Au revoir, madame.

MADAME DUMÉNY.

Monsieur !... Et ce sera prêt pour le 15, n'est-ce pas ?

ALBERT.

Quoi donc ?

MADAME DUMÉNY.

Eh ! bien, mon manteau ?

ALBERT.

Je vous demande pardon... Certainement, certainement ; je vais donner des ordres.

Les deux dames sortent par la gauche.

SCÈNE XI

ALBERT, seul, puis MADAME MAURICE, puis STÉPHANIE.

ALBERT, seul.

Sapristi ! Si cet animal de Bourcalier ne trouve pas une malheureuse qui consente à partir avec lui !... C'est ce satané petit Anatole qui lui a insufflé ces idées-là, en lui conseillant d'emmener sa femme. Je le repincerai, ce petit-là ! Il me le paiera !... Je voudrais bien étudier un peu les départs des bateaux. (Il va au petit meuble à gauche, premier plan, et consulte des indications horaires.) Ces indicateurs sont faits en dépit du bon sens.

Madame Maurice entre de droiie, premier plan.

MADAME MAURICE.

Monsieur !

ALBERT, se retournant.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME MAURICE.

Monsieur, il y a vingt ans que je suis dans la maison Bourcalier-Legrain, autrefois Bourcalier-Remiremont et Cie...

ALBERT.

Je le sais bien. Que voulez-vous ? (Il regarde son registre.) Samedi, dans cinq jours, il y a un bateau... dans cinq jours.

MADAME MAURICE.

Monsieur, je n'ai jamais souffert que quelqu'un me manquât de respect.

ALBERT, à part.

Vendredi soir, le train... (Haut.) Eh ! bien, dépêchez-vous ! Que voulez-vous ?

MADAME MAURICE.

Monsieur ne m'écoute pas ?

ALBERT.

Si. Je vous écoute. Qu'y a-t-il ?

MADAME MAURICE.

Il y a vingt ans que je suis dans la maison...

ALBERT.

Mais, vous me l'avez déjà dit.

MADAME MAURICE.

Je n'ai jamais souffert que quelqu'un me manquât de respect...

ALBERT.

Mais vous l'avez déjà dit. Allons donc !

MADAME MAURICE.

Eh ! bien, on m'a manqué de respect, aujourd'hui.

ALBERT.

Qui ça ?

MADAME MAURICE.

Mademoiselle Stéphanie.

ALBERT.

Mademoiselle Stéphanie !

MADAME MAURICE.

Le mannequin.

ALBERT.

Ah ! le mannequin !... oui. Eh, bien, portez-lui cinq francs d'amende.

MADAME MAURICE.

Ça ne suffit pas.

ALBERT.

Dix francs, alors.

MADAME MAURICE.

Ce n'est pas cela... Il y a vingt ans que je suis...

ALBERT, impatienté.

Oh ! assez !... Que voulez-vous ?

MADAME MAURICE.

Je voudrais que monsieur fît appeler mademoiselle Stéphanie, et la forçât à me faire des excuses devant lui.

ALBERT.

Ça ne me regarde pas, ces choses-là.

MADAME MAURICE.

Monsieur, je ne pourrais pas rester une minute de plus dans la maison, si je n'obtenais satisfaction. Cette personne se croit tout permis depuis que M. Anatole a eu pour elle des bontés, qu'une simple première

comme moi, ne peut pas se permettre d'apprécier, mais...

ALBERT.

Ah ! c'est Anatole qui... Faites-moi venir, ici, tout de suite, cette demoiselle.

MADAME MAURICE.

Bien, monsieur.

ALBERT, seul.

Il commence à m'agacer, ce petit jeune homme-là ! Je ne suis pas son oncle, moi, et je n'ai pas à tolérer qu'il amène la perturbation dans le personnel de la maison. — Si le bateau part samedi matin, ce n'est que vendredi soir que Bourcalier quittera Paris. Voyons donc, si, par une autre voie, on pourrait le faire partir plus tôt ?

Il retourne à ses brochures, gauche, premier plan. Madame Maurice et Stéphanie entrent de droite, premier plan.

MADAME MAURICE.

Voici mademoiselle Stéphanie, monsieur.

ALBERT.

Bon !

MADAME MAURICE.

Mademoiselle, M. Legrain exige que vous me fassiez des excuses devant lui.

STÉPHANIE.

Ah !

MADAME MAURICE.

Et je vous prie de ne pas prendre un air impertinent.

STÉPHANIE.

Je ne prends pas un air impertinent.

MADAME MAURICE.

Si, mademoiselle, vous prenez un air impertinent. M. Legrain s'aperçoit très bien que vous prenez un air impertinent.

ALBERT.

Oui, oui. Faites vos excuses, mademoiselle.

Il se retourne.

STÉPHANIE.

Je n'ai pas d'excuses à faire.

MADAME MAURICE.

Pas d'excuses ?... Vous m'avez appelée vieille dinde !...

STÉPHANIE.

Ce n'est pas vrai !

MADAME MAURICE.

Un démenti, maintenant ! Monsieur, je vous fais juge de la tenue de mademoiselle.

ALBERT.

Oui, oui, c'est bon ! dépêchez-vous, mademoiselle Stéphanie ; faites des excuses tout

de suite, je vous prie, à madame, à qui vous avez manqué de respect.

STÉPHANIE.

Monsieur, je n'ai pas d'excuses à faire. C'est elle qui a commencé à me manquer de respect.

ALBERT.

En tout cas, madame est plus âgée que vous.

STÉPHANIE.

Ah ! pour ça, oui, elle est plus âgée que moi.

ALBERT, à part.

Elle est gentille, cette fille-là. Je ne l'avais pas remarquée.

MADAME MAURICE.

Mademoiselle, si vous ne voulez pas me faire des excuses, je serai obligée de de-

mander votre renvoi immédiat de la maison. Vous ricanez ?... Vous pensez en vous-même que ça vous est fort égal d'être chassée d'une maison honnête, et que vous avez probablement à votre disposition, pour faire fortune, d'autres moyens que le travail et la bonne conduite ?...

STÉPHANIE.

Cette malice, si je voulais !...

ALBERT, à part.

Elle est très gentille !

MADAME MAURICE.

C'est tout ce que vous trouvez à répondre ?

STÉPHANIE.

Je réponds ce que je veux. Laissez-moi tranquille, à la fin !

MADAME MAURICE.

Monsieur, vous entendez ?

STÉPHANIE.

Vous m'ennuyez !

MADAME MAURICE.

Vous êtes une insolente !

STÉPHANIE.

Et vous, vous n'êtes qu'une vieille dinde.

MADAME MAURICE.

Encore.

ALBERT, à part.

Ça y est !... Pour Bourcalier !

MADAME MAURICE.

Monsieur...

ALBERT.

Tenez, madame, je vous en prie, voulez-vous me laisser seul avec mademoiselle.

MADAME MAURICE.

Mais, monsieur... cette personne vient encore de m'insulter!

ALBERT.

Ne vous occupez pas de cela ; allez, allez !

MADAME MAURICE.

Mais, monsieur, il y a vingt ans....

ALBERT.

Allez, madame, allez! J'en fais mon affaire.

Il pousse madame Maurice dehors, droite, premier plan.

SCÈNE XII

ALBERT, STÉPHANIE.

ALBERT.

Regardez-moi en face, vous, mademoimoiselle.

STÉPHANIE.

Monsieur !

ALBERT.

J'en ai appris de belles sur votre compte, petite malheureuse ! Ne devriez-vous pas rougir ? Ah ! bien, c'est du joli !

STÉPHANIE.

Monsieur !

ALBERT.

Vous laisser séduire par un jeune homme, nouer des relations coupables avec le propre neveu de votre patron ! Vous n'avez donc plus de mère, plus de famille ?...

STÉPHANIE.

J'ai ma tante !

ALBERT.

Une tante, seulement ?

STÉPHANIE.

Oui, monsieur.

ALBERT, à part.

J'aime mieux ça. (Haut.) Ça ne fait rien, une conduite aussi légère pour une demoiselle de magasin ! Ne pas savoir résister à un galopin incapable d'un sentiment sincère, puis, qui ne représente rien ! Est-ce qu

pourrait vous assurer une situation?... Ah! si c'était un homme sérieux, posé; si c'était un de vos patrons lui-même qui se fût adressé à vous... un patron, c'est différent!

STÉPHANIE.

Mais, monsieur, ce n'est pas de ma faute... Jamais un de mes patrons n'a fait la moindre attention à moi.

ALBERT.

Je vous demande pardon, mademoiselle... Nous avons parfaitement fait attention à vous. Dans la maison Bourcalier-Legrain, nous faisons toujours attention à nos employées; et nous sommes toujours disposés à les utiliser selon leurs capacités, et à les récompenser généreusement des services qu'elles nous rendent. Tenez! pas plus tard que tout à l'heure, M. Bourcalier et moi, nous venons précisément de penser à vous pour... pour

une mission de confiance dont nous voulions vous charger.

STÉPHANIE.

Une mission de confiance ?

ALBERT.

Oui. Mais, maintenant, je ne ne sais plus, si nous pouvons... du moment où M. Anatole...

STÉPHANIE.

Oh ! monsieur, vous auriez tort de prendre en considération M. Anatole. Entre M. Anatole et moi, il n'y a rien qui tire à conséquence, il n'y a rien du tout, je vous assure.

ALBERT.

Alors, on peut compter sur vous, comme sur une fille sérieuse ?

STÉPHANIE.

Oh ! oui, monsieur !

ALBERT.

Eh ! bien, voilà ce dont il s'agit; comprenez-moi bien, mon enfant. M. Bourcalier est obligé d'aller faire un petit voyage en Amérique pour nos affaires ; il ne peut pas emmener sa femme, et il a absolument besoin, pour l'accompagner, d'une personne au courant de la maison, d'une personne qui lui servirait en quelque sorte de secrétaire.

STÉPHANIE.

De secrétaire ?

ALBERT.

Oui, un secrétaire qui serait en même temps un compagnon de voyage agréable, un gentil petit compagnon de voyage.

STÉPHANIE.

Ah ! je comprends.

ALBERT.

Vous comprenez ?

STÉPHANIE.

Oui. On m'a déjà fait des propositionsde ce genre-là pour quelqu'un.

ALBERT.

Qui donc ?

STÉPHANIE.

Une dame qui demeure rue des Pyramides.

ALBERT.

32 bis?

STÉPHANIE.

Vous la connaissez?

ALBERT.

Non. Et vous n'avez pas accepté?

STÉPHANIE.

Oh! non! C'était pour un nègre.

ALBERT.

Mais pour votre patron, votre patron qui, certainement, vous témoignera sa reconnaissance d'une façon très intéressante à son retour, qu'est-ce que vous en diriez? Qu'est-ce que dira votre tante?

STÉPHANIE.

Oh! ma tante!,.,. elle ne dira rien monsieur. Elle est très discrète.

ALBERT.

Alors, vous acceptez?

STÉPHANIE.

Ma foi, oui, monsieur.

ALBERT.

Eh! bien, mon enfant, soyez aussi discrète

que votre tante. Pas un mot à personne, n'est-ce pas? surtout à M. Anatole.

STÉPHANIE.

Oh! bien sûr!

ALBERT.

C'est tout ce que j'avais à vous dire, pour le moment. Tenez-vous à ma disposition, je vous ferai appeler tout à l'heure. Pas un mot!

STÉPHANIE.

Oui, monsieur.

Elle sort.

ALBERT.

L'affaire est enlevée.

Bourcalier entre, de gauche.

SCÈNE XIII

ALBERT, BOURCALIER, puis STÉPHANIE.

ALBERT.

Ah! te voilà?

BOURCALIER.

Oui.

ALBERT.

Tu as l'air tout triste.

BOURCALIER.

Je viens de chez la dame en question.

ALBERT.

Eh! bien, tu l'as vue?

BOURCALIER.

Non, elle n'était pas là; elle est à un grand

mariage. Elle ne doit pas rentrer de la journée.

ALBERT.

Ah!

BOURCALIER.

Et puis, décidément, ça m'ennuie, aller demander une femme comme cela, à des personnes qui ne comprennent pas les mobiles qui vous font agir. Ça donne lieu à des interprétations stupides.

ALBERT.

Mais, ça se fait couramment.

BOURCALIER.

Décidément, j'aime mieux renoncer au voyage.

ALBERT.

Et si je t'en avais trouvé une, de compagne de voyage, moi?

BOURCALIER.

Lucienne se serait-elle ravisée ?

ALBERT.

Non, mais j'ai peut-être une charmante personne à te présenter.

BOURCALIER.

Jolie ?

ALBERT.

Elle est très gentille.

BOURCALIER.

D'ailleurs, cela n'a pas grande importance; c'est surtout à l'allure, aux bonnes manières que je tiens.

ALBERT.

Tu seras servi à souhait; tu vas juger. (Il appelle à droite.) Mademoiselle Stéphanie !

BOURCALIER.

C'est Stéphanie, le mannequin.

ALBERT.

Oui.

STÉPHANIE, entrant.

Messieurs...

ALBERT, bas.

Qu'en dis-tu?

BOURCALIER, même jeu.

Que veux-tu que je dise?

ALBERT.

Elle est charmante.

BOURCALIER.

C'est vrai qu'elle est charmante.

ALBERT.

Tout à fait charmante.

BOURCALIER.

J'aime mieux ma femme.

ALBERT.

Moi aussi, mais; d'ailleurs l'affaire est arrangée...

BOURCALIER.

Quoi! tu lui as dit?

ALBERT.

Oui, oui; c'est entendu.

BOURCALIER, à stéphanie.

Alors, mademoiselle, M. Legrain vous a dit que j'avais songé à vous, pour m'accompagner dans un voyage que nécessitent les intérêts de la maison et pour lequel j'ai besoin d'une personne de confiance.

STÉPHANIE.

Oui, monsieur.

BOURCALIER.

Eh! bien, mon enfant, il faut vous préparer à partir. Choisissez dans les magasins,

tout ce qui vous est nécessaire. (A Albert.) On passera ça au compte frais généraux. N'est-ce pas?

ALBERT.

Bien entendu.

BOURCALIER.

Nous nous reverrons demain ponr prendre nos dispositions. Allez, mon enfant.

STÉPHANIE.

A demain, monsieur.

BOURCALIER, après l'avoir fait sortir par la droite.

Elle est très gentille, évidemment.

ALBERT, très sérieux.

Elle est adorable. Eh! bien, maintenant, crois-tu que ton voyage est une chose absolument nécessaire à l'intérêt de la maison, et que j'avais raison d'insister?

BOURCALIER.

Je le sais bien qu'il est nécessaire le voyage, sans cela...

ALBERT.

Et tu sais quand tu pars?

BOURCALIER.

Non.

ALBERT.

Eh! bien, tu pars vendredi soir pour le bateau de samedi.

BOURCALIER.

Oh! déjà?

ALBERT.

Mais oui, mais oui.

BOURCALIER.

Enfin, du moment où il faut partir, autant partir tout de suite. Alors, je rentre à la

maison prévenir Lucienne, donner mes ordres... etc... Je n'ai pas trop de temps à perdre. Pendant mon absence, je compte sur toi, n'est-ce pas ? Aie l'œil sur Anatole.

ALBERT.

N'aie pas peur !

BOURCALIER.

Pour ma femme, c'est à toi que je la confie, naturellement.

ALBERT.

Naturellement.

BOURCALIER.

Je sors par le magasin, pour donner un dernier coup d'œil. Tu dînes avec nous, ce soir ; je te retrouverai.

ALBERT.

A ce soir.

Bourcalier sort par la droite.

SCENE XIV

LUCIENNE, ALBERT.

ALBERT, seul.

Et voilà! ça n'a pas été sans peine. Ah! si les femmes se doutaient du mal qu'elles nous donnent pour exécuter leurs fantaisies... Eh, bien! elles n'en auraient que des caprices plus exorbitants encore.

LUCIENNE, rentrant de gauche.

Mon mari n'est pas rentré?

ALBERT.

Si, mais il vient de repartir.

LUCIENNE.

Eh bien?

ALBERT.

Eh, bien, ça y est, je l'ai décidé, il embarque samedi.

LUCIENNE.

Ah! vous voyez bien que ce n'était pas difficile.

ALBERT, à part.

Ah! les femmes! (Haut.) Ma chère Lucienne... (Ouvrant les bras.) Enfin, seuls!

LUCIENNE.

Pas... encore... Dimanche!

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

ACTE DEUXIÈME

Un salon élégant. Au fond, cheminée. A droite de la cheminée, porte d'entrée; autre porte à gauche au fond. A gauche premier plan, porte de l'appartement de Lucienne; à droite, porte de celui de Bourcalier. A gauche en scène, un canapé. A droite, table et ce qu'il faut pour écrire. Fauteuils et chaises, un guéridon près du canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

EUGÉNIE, LUCIENNE, puis ALBERT.

LUCIENNE.

On n'a pas encore envoyé la réponse de chez ma mère?...

EUGÉNIE.

Non, madame.

LUCIENNE.

C'est bien! (Eugénie sort.) J'ai fait retenir une loge à l'Odéon. On reprend ce soir *Le Courrier de Lyon*. Ça fera plaisir à ma mère de le revoir.

Elle prend un journal.

EUGÉNIE, rentrant fond, à droite.

M. Legrain.

LUCIENNE.

Ah! bonjour.

ALBERT.

Bonjour!

EUGÉNIE.

Faut-il dire que madame n'y est pour personne?

LUCIENNE.

Mais non, mais non! Pourquoi ça ?

EUGÉNIE.

Bien, madame. Je croyais... d'habitude...

Elle sort par le fond.

SCÈNE II

LUCIENNE, EUGÉNIE, puis ALBERT.

ALBERT.

Ça va bien ?

LUCIENNE, négligemment.

Pas mal, je vous remercie.

ALBERT.

Pas de nouvelles de Bourcalier, aujourd'hui ?

LUCIENNE, laissant son journal.

Pas de nouvelles.

ALBERT.

C'est vraiment extraordinaire; depuis un mois, pas une lettre de lui.

LUCIENNE.

Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez reçu un télégramme, il y a quinze jours?

ALBERT.

Il y a trois semaines, oui! Mais un télégramme d'affaires, simplement. On ne sait pas, s'il est en bonne santé, s'il va bientô revenir. Il devrait penser davantage à ses amis qui peuvent s'inquiéter. Je lui ai écrit encore hier une longue lettre, moi. Vous-même, vous devez certainement être inquiète.

LUCIENNE.

Et pourquoi? Le climat est excellent là-

bas, la saison est favorable. Mon mari nous a écrit que les affaires le retiendraient plus longtemps qu'il ne l'avait prévu, mais que la situation était sans gravité.

ALBERT.

Ça ne fait rien, quand on a de l'affection pour les gens...

LUCIENNE.

Vous l'aimez donc bien, mon mari?

ALBERT.

Certainement. C'est un brave et digne garçon que j'aime de tout mon cœur.

LUCIENNE.

Oui, mais il est mon mari.

ALBERT.

Eh bien?

LUCIENNE.

Eh bien! il me semble que la jalousie naturelle...

ALBERT.

Mais, pas du tout; au contraire, je ne suis pas de ces natures-là, moi. Je ne sens dans mon cœur qu'une reconnaissance profonde, sincère, pour l'homme auquel je dois un des plus grands bonheurs de ma vie, ma chère Lucienne.

LUCIENNE, assez sèchement.

Merci. On n'est pas plus aimable.

ALBERT.

Mais, assez parlé de votre mari.

LUCIENNE.

Ah! oui.

ALBERT.

Parlons un peu de moi. Que diriez-vous

d'un doigt de vin de Syracuse avec quelques biscuits, aujourd'hui, chez moi, quand vous aurez fini vos courses ?

LUCIENNE.

Je ne les aurai pas finies.

ALBERT.

Oh ! Lucienne ! Savez-vous qu'il y a déjà longtemps que je n'ai eu une petite visite de vous ?

LUCIENNE.

A qui la faute ?

ALBERT.

Mais...

LUCIENNE.

Il y a plus de huit jours que vous n'avez eu l'idée de m'en demander une, de petite visite.

ALBERT.

Je croyais que l'idée vous en serait venue, à vous-même.

LUCIENNE.

S'il faut aller vous prendre par la main, maintenant !

ALBERT.

Eh bien ! c'est vrai, j'avoue ; je vous demande pardon, j'ai pu sembler vous négliger un peu, ces derniers temps; mais, ce n'était pas de ma faute. J'étais surchargé de besogne, je sortais très tard de mon bureau.

LUCIENNE.

Il me semble que je pourrais bien passer avant le bureau.

ALBERT.

Certes, oui ; mais comprenez que je suis seul à la maison. Ah ! si Bourcalier était là,

je vous garantis bien que je lui laisserais toute la besogne pour me consacrer uniquement à vous.

LUCIENNE.

Que de mauvaises raisons ! Avouez donc, purement et simplement, que vous vous refroidissez à mon égard.

ALBERT.

Oh ! Lucienne, pouvez-vous dire ça !

LUCIENNE.

Vous vous refroidissez.

ALBERT, à part.

C'est vrai que je me refroidis. (Haut.) Lucienne, je vous assure que je ne me refroidis pas du tout, et la preuve...

Il lui prend la taille.

LUCIENNE.

Eh bien !... Eh bien !

ALBERT.

Ah! vous dites que je me refroidis.

LUCIENNE.

Voulez-vous, on vient...

EUGÉNIE, entrant de droite, au fond.

Voici la réponse de madame la mère de madame.

LUCIENNE, prenant la lettre.

C'est bon. Allez-vous en.

EUGÉNIE.

Bien, madame.

Elle sort.

LUCIENNE.

Vous m'avez fait une peur! En voici des manières!

ALBERT.

Pourquoi avez-vous dit que je me refroidissais?

LUCIENNE.

Ne faites pas le mauvais plaisant. Vous savez bien qu'en raison même de l'absence de mon mari, nous sommes tenus aux plus grandes précautions. Les domestiques ont bientôt fait de supposer mille choses. (Elle ouvre la lettre.) Ah! c'est ennuyeux! Ma mère m'écrit qu'elle est grippée, qu'elle ne peut pas sortir ce soir... Je voulais l'emmener à l'Odéon avec nous.

ALBERT.

A l'Odéon! Vous voulez aller voir *Le Courrier de Lyon*?

LUCIENNE.

Ça aurait amusé ma mère. Enfin, si ça vous ennuie de m'accompagner...

ALBERT.

Mais, pas du tout. Le plaisir de passer la soirée seul avec vous.

LUCIENNE.

Seuls! Vous n'y pensez pas. Si on nous voyait?

ALBERT.

Mais, puisque votre mère...

LUCIENNE.

Je vais inviter ma tante Duperron. Elle ne refuse jamais, celle-là, de se faire emmener quelque part.

ALBERT.

Dites donc, vous croyez qu'elle est bien nécessaire, votre tante?

LUCIENNE.

En l'absence de mon mari, songez-y, il nous faut un chaperon.

ALBERT.

Votre tante Duperron, c'est bien celle qui demeure à la Bastille?

LUCIENNE.

Oui.

ALBERT.

Et que vous m'avez fait reconduire, un soir ?

LUCIENNE.

Oui. Vous la reconduirez encore ce soir ; vous connaissez le chemin.

ALBERT.

Ah ! ma chère, ça, vraiment !

LUCIENNE.

Du moment où mon mari...

ALBERT, *éclatant.*

Sapristi ! il ne reviendra donc pas bientôt, cet animal-là !

LUCIENNE.

Que dites-vous ?

ALBERT.

Je dis : Il ne reviendra donc pas bientôt !

LUCIENNE.

Vous souhaitez le retour de mon mari ?

Elle se met à écrire.

ALBERT.

Dame ! Si vous vous figurez que c'est gai pour moi que Bourcalier soit en voyage! Sous prétexte qu'il est absent, redoublement de précautions au dehors, pas moyen de faire la moindre partie autrement qu'en compagnie d'une duègne; redoublement de précautions ici, impossibilité de risquer le moindre geste de tendresse, sans vous voir aux champs ! Avec cela, double besogne pour moi au bureau ! (Descendant, au public.) Sans compter bien des choses qu'il est inutile de lui dire, Bourcalier absent, ce n'est pas le même fruit défendu, tiens ! et puis, et puis la belle enfant

me fait souffrir de certaines inégalités de caractère qu'elle réservait autrefois à son époux. Ah! ne me parlez pas d'adultère dans une maison où le mari n'est pas là.

LUCIENNE.

Vous oubliez une petite chose, mon cher ami.

ALBERT.

Ah!

LUCIENNE.

C'est qu'une fois mon mari revenu...

ALBERT.

Eh! bien?

LUCIENNE.

Ce petit doigt de vin de Syracuse, dont vous me parliez tout à l'heure...

ALBERT.

Oui.

LUCIENNE.

Il restera dans le flacon pour toujours.

ALBERT.

Oh !... vous avez encore ces idées-là ?

LUCIENNE.

Pour quelle femme me prenez-vous donc ?

ALBERT.

C'est bien. Je ne dis plus rien. (A part.) Autre guitare, maintenant ; cette pauvre Lucienne est décidément bien irritante, quand elle s'y met.

EUGÉNIE, arrivant an fond.

Madame Dumény.

Madame Dumény entre du fond. Eugénie se retire.

SCÈNE III

ALBERT, LUCIENNE, MADAME DUMÉNY.

MADAME DUMÉNY.

Bonjour, chère amie.

LUCIENNE.

Je vous demande pardon... je termine un petit mot.

MADAME DUMÉNY.

Faites donc ! Ah ! monsieur Legrain ! quel heureux hasard ! Je ne m'attendais pas au plaisir de vous rencontrer encore aujourd'hui chez Lucienne... Déjà, avant-hier...

ALBERT.

Madame.

LUCIENNE, qui a fini sa lettre.

C'est tout naturel, cependant, que M. Legrain, étant l'associé de M. Bourcalier, vienne fréquemment me voir pour me demander des nouvelles de mon mari, ou me communiquer celles qu'il reçoit directement; et, par conséquent, voici une rencontre à laquelle vous aviez tout droit de vous attendre au cas où vous l'auriez souhaitée. A part.) Attrape.

MADAME DUMÉNY, souriant.

Chère amie, je suis enchantée de rencontrer monsieur, mais ne croyez pas que ce n'est pàs lui que je venais voir, mais vous seule. Je n'ai pas pour habitude de faire des visites aux messieurs. (A part.) Attrape ! (Haut.) Et, à propos, pas de nouvelles de votre mari, depuis l'autre jour ?

LUCIENNE.

Non.

MADAME DUMÉNY.

Tant mieux, pas de nouvelles : bonnes nouvelles ! Mais il a l'air de vous oublier un peu, l'ingrat ; il s'amuse en Amérique.

LUCIENNE.

Il ne s'amuse pas du tout. Monsieur Bourcalier n'est pas allé faire un voyage d'agrément, et il ne m'oublie pas non plus, je vous prie de le croire. Il n'y a pas plus de quinze jours que j'ai encore reçu un très joli bijou du pays.

MADAME DUMÉNY.

Ah ! un bijou... Voulez-vous me le montrer ?

LUCIENNE.

Avec plaisir. Je vais vous le chercher.

MADAME DUMÉNY.

Oh ! chère amie !

Lucienne sort par la gauche.

SCÈNE IV

ALBERT, MADAME DUMÉNY.

MADAME DUMÉNY.

C'est une bien charmante femme que Lucienne.

ALBERT.

Mais oui.

MADAME DUMÉNY.

Pourquoi dites-vous cela si mollement ? Est-ce que, par hasard, ce ne serait pas votre opinion ?

ALBERT.

Mais j'aime beaucoup madame Bourcalier. C'est la femme de mon ami.

MADAME DUMÉNY.

Et vous aimez toujours les femmes de vos amis ?

ALBERT.

Dame !

MADAME DUMÉNY.

Ou, tout au moins, vous leur faites la cour.

ALBERT.

Je ne fais pas la cour à madame Bourcalier.

MADAME DUMÉNY.

Ce n'est pas ça que je voulais dire. Je faisais allusion à la cour que vous m'aviez faite, à moi, autrefois.

ALBERT.

Il est vrai que j'ai commis cette folie, bien excusable d'ailleurs ; vous étiez,et êtes encore assez jolie femme...

MADAME DUMÉNY.

Inutile, mon cher, ces fadeurs ! Vous m'avez peut-être trouvée de votre goût, autrefois ; mais vous avez assez manifestement changé d'avis.

ALBERT.

Changé d'avis !

MADAME DUMÉNY.

Enfin, pourquoi avez-vous cessé brusquement de me faire la cour ?

ALBERT.

Votre mari est tombé malade. Ç'aurait été inconvenant, de ma part, de continuer.

MADAME DUMÉNY.

Mais depuis, je suis devenue libre.

ALBERT.

Oui, c'est vrai.

MADAME DUMÉNY.

Vous aviez affaire ailleurs, et mieux à faire, sans doute.

ALBERT.

Mais pas du tout ! Et, certainement, je regrette bien vivement les circonstances qui m'ont fait interrompre un flirt, que je ne demanderais pas mieux que de reprendre.

MADAME DUMÉNY.

Trop tard, mon cher monsieur ; je vais me remarier.

ALBERT, intéressé.

Vous allez vous remarier, c'est vrai ?

MADAME DUMÉNY.

Mais oui.

ALBERT.

Prochainement ?

MADAME DUMÉNY.

Aussitôt que les convenances le permettront.

ALBERT.

Et avec qui donc ? Un de mes amis ?

MADAME DUMÉNY.

Non. Une personne que vous ne connaissez pas.

ALBERT.

Ah !... Ça ne fait rien. Il ne va pas s'ennuyer, ce gaillard-là !

MADAME DUMÉNY.

Vous êtes trop bon.

ALBERT.

Vous allez vous remarier, c'est sûr, sûr ?

MADAME DUMÉNY.

Voudriez-vous m'en dissuader ?

ALBERT, vivement.

Moi ! Oh, pas du tout, pas du tout, au contraire. J'ai trop d'affection pour vous. Une femme, telle que vous, n'a pas le droit de rester veuve. Quand on est jeune, jolie, spirituelle, gaie, charmante, sous tous les rapports, comme vous !

MADAME DUMÉNY.

Oh ! oh ! monsieur Legrain, je vous en prie, ménagez-moi, ménagez-vous. Si on vous entendait exprimer des éloges aussi chaleureux...

ALBERT.

Mais...

MADAME DUMÉNY.

Vous n'avez pas le droit, dans cette maison, d'être aussi aimable pour une étrangère.

ALBERT.

Mais, pourquoi donc ? Je ne sais ce que vous voulez dire.

MADAME DUMÉNY.

Ne faites donc pas le bêta !

ALBERT.

Quand m'autorisez-vous à venir vous voir ?

MADAME DUMÉNY.

Je suis chez moi tous les mardis.

ALBERT.

Oui, mais un autre jour ?

MADAME DUMÉNY.

Les autres jours, je n'y suis que pour la personne qui doit m'épouser.

ALBERT.

Ah !

MADAME DUMÉNY.

C'est comme ça.

ALBERT, à mi-voix.

Tant pis, tant pis !

Lucienne entre de gauche, un écrin à la main.

SCÈNE V

Les Mêmes, LUCIENNE.

LUCIENNE.

Je vous demande pardon, chère amie. J'ai été un peu longue. J'espère que vous ne vous êtes pas trop ennuyée, en compagnie de M.

Legrain. Voici le bijou dont je vous avais parlé.

MADAME DUMÉNY, prenant l'écrin.

Ah ! voyons... c'est très joli, très joli !

ALBERT.

Très joli.

LUCIENNE.

Oh ! c'est peu de chose ; c'est l'attention qui en fait le prix.

MADAME DUMÉNY.

Eh ! eh ! Je suis sûre qu'il y a là pour au moins deux ou trois mille francs de brillants.

LUCIENNE.

Sans doute.

MADAME DUMÉNY.

Quel dédain ! Trois mille francs, une misère pour vous ! On voit que la maison Bourcalier et Legrain gagne de l'argent.

LUCIENNE.

Mon mari ne se plaint pas de ses affaires.

MADAME DUMÉNY, rendant l'écrin à Lucienne qui le pose sur le guéridon.

Je vous en félicite. (A Albert.) Vous aussi, naturellement... D'ailleurs, chez vous, on ne donne pas la marchandise, j'en sais quelque chose. Ce manteau...

ALBERT.

Oh ! madame...

MADAME DUMÉNY.

C'est pour rire. Mais, ma chère amie, je ne veux pas vous déranger plus longtemps ; je vous laisse avec M. Legrain.

LUCIENNE.

Mais, au contraire, restez donc. C'est M. Legrain qui allait partir, lorsque vous êtes arrivée.

MADAME DUMÉNY.

Ma chère amie, il faut que je parte également; j'ai des courses à faire. Il est déjà tard. Au revoir, chère amie. De quel côté allez-vous, monsieur Legrain?

ALBERT.

Mon Dieu, madame, je vais...

LUCIENNE, bas.

Restez.

ALBERT.

C'est que je désire prendre avis de madame Bourcalier, en l'absence de son mari, pour une petite affaire de la maison.

MADAME DUMÉNY.

A votre aise. (A Lucienne.) Chère amie... Tous les mardis, monsieur Legrain, je suis chez moi.

Elle sort par le fond.

SCÈNE VI

ALBERT, LUCIENNE, à la fin EUGÉNIE.

LUCIENNE.

Vous êtes un misérable !

ALBERT.

Hein !

LUCIENNE.

Un misérable !

ALBERT.

Qu'avez-vous ?

LUCIENNE.

Croyez-vous donc que je n'aie pas vu clair dans votre attitude équivoque auprès de madame Dumény ?

ALBERT.

Mon attitude... qu'ai-je dit?

LUCIENNE.

J'ai bien entendu.

ALBERT.

Vous avez donc écouté à la porte?

LUCIENNE.

Vous avez donc dit quelque chose, que vous ne vouliez pas que j'entendisse?

ALBERT.

Mais non, vous interprétez tout de travers.

LUCIENNE.

Ah! j'en étais sûre! Voilà ce que vous appeliez de l'amour! Voilà ce que signifiaient vos serments éternels. Au bout de trois mois, pour la première coquette qui passe, oubliés les serments, foulés aux pieds!

ALBERT.

Mais je n'ai nullement violé mes serments. Que signifient deux mots de galanterie banale dans une conversation ?

LUCIENNE.

Ça signifie tout.

ALBERT.

Lucienne !

LUCIENNE.

Et c'est pour ça que j'ai sacrifié mon honneur et mon repos, et c'est pour en arriver là que vous avez fait partir mon mari en Amérique, sans souci des fatigues et des dangers d'un tel voyage!

ALBERT.

C'est moi qui ai exigé le départ de Bourcalier, maintenant !

LUCIENNE.

Oui, c'est vous. Ah! c'est abominable, c'est monstrueux!

ALBERT.

Lucienne, vous me faites beaucoup de peine.

LUCIENNE.

Je vous fais de la peine! Vous vous moquez bien de moi.

ALBERT.

Ma chère petite Lucienne.

LUCIENNE.

Oh! assez de simagrées, assez! Vous ne m'aimez plus. M'avez-vous jamais aimée seulement? Ah! je m'en étais bien aperçue rapidement que ce que vous appeliez amour n'était qu'un caprice, et que tout ce beau feu, dont vous prétendiez devoir brûler éternel-

lement, s'était éteint en quelques semaines; mais je croyais que vous possédiez un peu de tact, à défaut de cœur, et je ne prévoyais pas que vous en descendriez à cette vilenie, m'outrager en face gratuitement!

ALBERT.

Chère amie, vous divaguez.

LUCIENNE.

Vous m'insultez, maintenant!

ALBERT.

Une jalousie ridicule...

LUCIENNE.

Jalousie! Ah! je suis jalouse, vous croyez, jalouse de vous? Ah! c'est drôle! Je vous ferais l'honneur d'être jalouse! Apprenez, mon cher, que c'est contre moi seule que je suis furieuse; pour vous, je n'ai que le mépris que vous méritez. Tout est fini entre

nous, n'est-ce pas ? C'est compris ? Je voulais attendre le retour de mon mari pour me délivrer d'une liaison qui me pesait plus encore qu'à vous. Vous avez été trop mal élevé pour cela ; n'en parlons plus.

ALBERT.

Soit. (A part.) A la fin, j'en ai trop supporté.

LUCIENNE.

J'espère que vous saurez m'éviter provisoirement une présence qui ne peut que m'être désagréable. J'aviserai au retour de M. Bourcalier, pour diminuer dans les mesures du possible, les occasions de rencontre entre nous.

ALBERT.

Je suis à vos ordres, madame.

Il salue.

LUCIENNE, saluant.

Monsieur...

Albert se dirige vers le fond.

EUGÉNIE, entrant vivement.

Madame, madame, c'est monsieur !

LUCIENNE.

Monsieur !... mon mari ?

ALBERT.

Bourcalier ?

EUGÉNIE.

Oui, madame. Le voici.

Bourcalier entre du fond. Valises, couvertures, paquets. Eugénie sort par la droite au fond, avec tout cet attirail dont on a débarrassé Bourcalier. Lucienne se jette dans les bras de son mari.

SCÈNE VII

BOURCALIER, LUCIENNE, ALBERT.

LUCIENNE.

Hippolyte!

BOURCALIER.

Ma chérie... (A Albert.) Bonjour. Ça va bien?

ALBERT.

Très bien!

Poignées de main.

LUCIENNE.

Ah! mon ami, si tu savais, que je suis heureuse!

Elle l'embrasse encore.

BOURCALIER.

Ma chère petite femme ! Mon vieux Legrain.

Nouvelles poignées de main des hommes.

ALBERT.

Ce bon Bourcalier !

LUCIENNE.

Et tu arrives ainsi ! Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ? Me faire une émotion pareille !

BOURCALIER.

Tu n'as donc pas reçu mon télégramme ?

LUCIENNE.

Quel télégramme ?

BOURCALIER.

Un télégramme de Bordeaux, où j'ai débarqué cette nuit... Tu ne l'as pas reçu ?

LUCIENNE.

Non.

BOURCALIER.

Ah ! cette administration des postes ! Je me plaindrai.

LUCIENNE.

Mais si tu nous avais prévenus au moment de ton départ d'Amérique ?

BOURCALIER.

Non, non ! Ça, je l'ai fait exprès. Je ne voulais pas vous inquiéter sur le voyage en mer. (A Lucienne.) Je te connais. (A Albert.) Je te connais, toi aussi. Dès qu'il aurait fait un peu de vent ici, vous vous seriez figuré des tempêtes. Non, non. Mais comme tu as bonne mine ! Comme tu as bonne mine aussi, toi ! comme vous avez bonne mine tous deux ! Et moi, me trouvez-vous bonne mine ?

LUCIENNE.

Tu es superbe !

ALBERT.

Tu es engraissé.

BOURCALIER, avisant l'écrin sur le guéridon.

Tiens, mais c'est le petit bracelet que je t'ai envoyé.

LUCIENNE.

ui.

BOURCALIER.

Ça t'a fait plaisir?

LUCIENNE.

Beaucoup, beaucoup.

BOURCALIER.

J'en étais sûr. Et, tu sais, je t'ai rapporté pas mal d'autres petits bibelots. Tu verras ça. Tu verras que j'ai pensé à toi, que je pensais toujours à toi.

LUCIENNE.

Oh! que tu es gentil!

BOURCALIER.

Ma chère petite femme! (Ils s'embrassent encore.) Mais dites donc, mes enfants, un instant, s'il vous plaît? Nous allons bavarder ensemble; mais je voudrais bien me débarbouiller un peu. Je suis tout poussiéreux. Une minute, je suis à vous.

Il sort par la droite, premier plan.

SCENE VIII

ALBERT, LUCIENNE.

ALBERT, avec joie.

Eh bien, le voilà revenu!

LUCIENNE.

Ah! oui, Dieu merci!

ALBERT, tendrement.

Lucienne !

LUCIENNE.

Monsieur !

ALBERT.

Monsieur ?

LUCIENNE.

Oui... Monsieur !

ALBERT.

Madame... non, Lucienne, je vous demande pardon, bien pardon ; j'ai été très coupable envers vous. Ne me gardez pas rancune. Mon crime est si peu de chose, en somme.

LUCIENNE.

Je ne vous comprends pas.

ALBERT.

Vous m'en voulez toujours ?

LUCIENNE.

Je ne vous en veux nullement.

ALBERT.

A la bonne heure! Voilà comme je vous aime. Ma chère petite Lucienne, comme nous allons être heureux maintenant.

LUCIENNE.

Je le souhaite.

ALBERT.

Comme nous allons pouvoir recommencer à nous aimer bien gentiment, bien tranquillement.

LUCIENNE.

Ah ça! vous perdez la tête.

ALBERT.

Lucienne!

LUCIENNE.

Appelez-moi donc madame.

ALBERT.

Il n'est pas possible que vous m'en vouliez encore. Vous savez que je vous aime, que je n'aime que vous.

LUCIENNE.

Je ne dis pas le contraire.

ALBERT.

Eh! bien?

LUCIENNE.

Eh! bien, mon mari est revenu. Tout est fini!

ALBERT.

Lucienne!

LUCIENNE.

Pas de partage, mon ami; pas de partage!

ALBERT.

Je vous en prie, ne vous moquez pas si cruellement.

LUCIENNE.

Pas de partage ! C'est net.

ALBERT, avec force.

Voulez-vous que je fasse repartir Bourcalier ?

LUCIENNE.

Pour l'Amérique ?

ALBERT.

Non, ce n'est pas possible. Mais je crois que pour l'Espagne, le Portugal... on pourrait même le faire pousser jusqu'au Maroc ; oui, c'est ça, des achats d'étoffes orientales

LUCIENNE.

Essayez, si vous voulez; mais moi, je vous préviens que j'essaierai de le garder. Nous verrons des deux qui l'emportera.

ALBERT.

Ah ! que vous êtes méchante !

Bourcalier rentre, de droite.

SCÈNE IX

LES MÊMES, BOURCALIER.

BOURCALIER, en robe de chambre.

Dis donc, ma chère amie, je prendrais bien un bain. Je suis un peu fatigué. Ça me remettra d'apomb.

LUCIENNE.

Je vais donner des ordres. Un bon bain de son, ça te fera beaucoup de bien.

BOURCALIER.

Oh ! je n'ai pas besoin de son.

LUCIENNE.

Si, si. Et tu boiras un bon grog chaud en sortant.

ALBERT.

Et puis, si on lui faisait prendre une bonne cuillerée d'huile de foie de morue?

LUCIENNE.

Vous croyez que c'est spirituel, ça?

BOURCALIER.

Va, ma chérie, va; ne t'occupe pas de ce blagueur. Du reste, j'ai des choses sérieuses à lui dire, tout de suite. Tu comprends, il faut que nous parlions un peu affaires.

LUCIENNE.

Je vous laisse.

Elle sort par la droite.

SCÈNE X

BOURCALIER, ALBERT, puis LUCIENNE.

BOURCALIER.

Tu sais, je n'avais pas envoyé de télégramme du tout. Je ne me souciais pas que Lucienne vînt me chercher à la gare, à cause de la petite.

ALBERT.

La petite!

BOURCALIER.

Stéphanie. Comme on ne court aucun risque à accuser l'administration des postes et télégraphes... Ça a très bien pris.

ALBERT.

Tu es revenu avec Stéphanie?

BOURCALIER.

Naturellement. Je viens de la déposer dans un petit appartement meublé que j'ai loué provisoirement pour elle.

ALBERT.

Tu comptes donc conserver des relations avec elle?

BOURCALIER.

Conserver des relations n'est pas le mot; mais tu comprends bien que je ne peux pas brutalement la planter là. Elle a été si gentille avec moi.

ALBERT.

Elle a été gentille?

BOURCALIER.

Oh! mon cher, un ange, une perle. Ah!

l'adorable créature! C'est pour elle que j'ai prolongé mon séjour là-bas, car tout allait très bien, tu sais. Il était parfaitement inutile, ce voyage que tu m'as fait faire.

ALBERT.

Mon cher, c'était l'intérêt de la maison.

BOURGALIER.

Je ne te fais pas de reproches, au contraire. Je me suis crânement amusé. Nous sommes tombés sur la tournée Frontignan; et puis des fêtes dans le pays, chez les ministres, les généraux, etc... Ces gens-là sont charmants. Oh! ça a été très gai, très gai. Je te raconterai ça. Dis donc, Lucienne ne s'est doutée de rien?

ALBERT.

De rien du tout.

BOURGALIER.

J'ai bien pris mes précautions, d'ailleurs.

Je lui ai envoyé des petits souvenirs de temps en temps. Chaque fois que Stéphanie avait envie d'un bibelot, je prenais le pareil pour Lucienne; les femmes ont toutes les mêmes goûts, on est toujours sûr que ce qui plaît à l'une fera plaisir à l'autre. Ah! je me suis crânement amusé. Et toi, mon vieux, j'espère que tu t'es occupé sérieusement de la maison, pendant mon absence, hein?

ALBERT.

Oui, mon cher, j'ai travaillé, moi, pendant que tu gobichonnais à l'étranger.

BOURCALIER.

Eh! bien, ce sera ton tour une autre fois; je resterai au bureau, et tu iras courir le monde avec une jolie fille.

ALBERT.

Stéphanie?

BOURCALIER.

Ah! non pas Stéphanie; je la garde pour moi. C'est un trésor, un vrai trésor. Jamais je ne te serai assez reconnaissant de m'avoir procuré cette liaison-là.

ALBERT.

Tu t'es amouraché à ce point?

BOURCALIER.

Tu sais si j'aime ma femme.

ALBERT.

Oui.

BOURCALIER.

Et comme j'ai du plaisir à la retrouver. Eh! bien, si, à cause de Lucienne, il me fallait lâcher Stéphanie, tout de suite, brutalement, je ne pourrais pas.

LUCIENNE, rentrant, à Bourcalier.

Mon ami, ton bain sera prêt dans un quart d'heure.

BOURCALIER.

Albert, attends un instant; nous partirons ensemble. Je veux aller faire un tour aux magasins avec toi.

ALBERT.

Bien.

LUCIENNE.

Et moi, je ne veux pas. Merci, le jour de ton retour, tu vas te reposer.

BOURCALIER.

Mais, mignonne, il faut bien. Ce pauvre Albert est seul au bureau depuis si longtemps.

LUCIENNE.

Monsieur Albert peut bien se donner un peu de peine; toi, tu t'en es donné assez de mal pour la maison. Allez au bureau, monsieur Legrain, allez; je ne vous retiens pas.

ALBERT, bas.

C'est un congé définitif, alors ?

LUCIENNE.

Absolument.

ALBERT.

Bien. (A part.) Demain, je vais voir la petite Dumény.

BOURCALIER, à Albert.

Tu dînes avec nous, ce soir ?

LUCIENNE.

Non, non, non, non. Tu es fatigué; je veux que tu te couches de bonne heure; puis, vous causeriez affaires... non, non !

BOURCALIER.

A demain, alors.

ALBERT.

Au revoir, madame.

LUCIENNE.

Adieu.

Albert sort par le fond.

SCÈNE XI

BOURCALIER, LUCIENNE.

LUCIENNE.

Ah ! mon chéri, comme je suis contente que tu sois revenu !

BOURCALIER.

Et moi donc ! Si tu crois que je ne suis pas content de te retrouver, ma bonne petite femme.

LUCIENNE.

Alors, je te manquais vraiment?

BOURCALIER.

Si tu me manquais! On ne se passe pas sans peine d'une femme comme toi.

LUCIENNE.

Et moi, j'avais le cœur bien gros de te savoir si loin.

BOURCALIER.

Ah bah! un gros bonhomme de mari, on l'aime bien quand il est là; mais quand il n'est pas là, ce n'est pas une grande perte ; c'est presque un débarras.

LUCIENNE.

Veux-tu bien ne pas dire des choses pareilles!

BOURCALIER.

Mais si, mais si. Une petite femme comme toi, ça ne se remplace pas; mais un homme comme moi...

LUCIENNE.

Te remplacer, toi? Il n'y a pas d'homme qui te vaille, entends-tu? Il n'y en a pas.

BOURCALIER.

Qu'elle est gentille. (A part.) Quel gredin je fais!

LUCIENNE.

Raconte-moi donc un peu ton voyage, ce que tu as fait là-bas, à quoi tu employais ton temps? Comme tu devais t'ennuyer!

LUCIENNE.

Mais non, pas tant que ça.

BOURCALIER.

Tu ne t'ennuyais pas?

BOURCALIER, à part.

Hé! attention! (Haut.) Si, ma chère, je m'ennuyais beaucoup. Maintenant que c'est

fini, n'est-ce pas ?... Mais je me suis vraiment ennuyé ! va.

LUCIENNE.

Voyais-tu des personnes agréables ?

BOURCALIER.

Oh ! oui... c'est-à-dire des commerçants ; dans le commerce, on est toujours aimable et gracieux ; tu sais, c'est le métier qui veut ça.

LUCIENNE.

Et à l'hôtel, étais-tu bien logé... du confortable ?... Avais-tu un bon lit, au moins ?

BOURCALIER.

Le lit, le lit n'était pas mauvais ; on ne peut pas dire qu'il était mauvais.

LUCIENNE.

Pas de petites bêtes dedans ?

BOURCALIER.

Non, non, pas trop.

LUCIENNE.

Pauvre chéri ! A-t-il dû être mal couché ! Et la nourriture ?

BOURCALIER.

La nourriture... eh ! bien, on s'y fait, à la nourriture.

LUCIENNE.

Qu'est-ce que tu buvais ?

BOURCALIER.

Du champagne.

LUCIENNE.

Du champagne ?

BOURCALIER.

Oui ; on boit beaucoup de champagne là-bas, à cause des fièvres.

LUCIENNE.

Des fièvres ? (vivement.) Tu n'as pas été malade ?

BOURCALIER.

Non, non.

LUCIENNE.

Mais tu aurais pu l'être.

BOURCALIER.

Dame !

LUCIENNE, à part.

Je suis sûre qu'il attrapé les fièvres. C'est ça, ce qui l'a retardé. C'est pour ça qu'il m'a laissée sans nouvelles. (Haut.) Et le voyage, la mer ? Comment as-tu supporté la mer ?

BOURCALIER.

Mais, pas trop mal. En allant, d'ailleurs, nous avons eu un temps superbe. En revenant, dame ! il y a eu deux ou trois grains. J'ai payé le tribut à Neptune.

LUCIENNE.

Et si tu avais fait naufrage ?

BOURCALIER.

J'avais largement apaisé la fureur des dieux marins.

LUCIENNE.

Pauvre chéri, tu ris de ces choses-là ! (A part.) Quel cœur, quelle bonté ! Et moi, qui pendant ce temps-là... (Haut.) Hippolyte ?

BOURCALIER.

Lucienne ?

LUCIENNE, l'embrassant.

Je t'aime bien, tu sais, Hippolyte !

BOURCALIER.

Mais, moi aussi, je t'aime bien, ma petite Lucienne. (A part.) Pauvre chatte !

LUCIENNE, à part.

Pauvre chéri !

Elle s'essuie les yeux.

BOURCALIER.

Qu'est-ce que tu as ?

LUCIENNE.

Rien.

BOURCALIER.

Mais, tu pleures !

LUCIENNE.

Le bonheur de te revoir.

BOURCALIER.

Oui, le bonheur de se revoir. (Très ému, à part.) Ah ! ça ! est-ce que moi aussi...

LUCIENNE.

Hippolyte ?

BOURCALIER.

Lucienne ?

LUCIENNE.

Je n'y tiens plus. Il faut que je t'avoue tout.

BOURCALIER.

Hé ! quoi donc ?

LUCIENNE.

Pendant que tu étais si malheureux en Amérique, que tu souffrais, que tu trimais pour moi...

BOURCALIER.

Tu exagères.

LUCIENNE.

Non, je n'exagère pas. Moi, pendant ce temps, à Paris, je ne t'oubliais pas... Ah ! je jure Dieu que je n'ai jamais passé une journée entière sans penser à toi ; mais...

BOURCALIER.

Quoi donc ?

LUCIENNE.

Je n'oserai jamais t'avouer ça.

BOURCALIER.

Hein ?

LUCIENNE.

Il faut pourtant que je me confesse. Il faut que je te raconte tout. Ah! j'ai été bien coupable. Pardonne-moi, Hippolyte; dis-moi que tu me pardonnes?

BOURCALIER.

Mais, mais...

LUCIENNE.

Dis-moi que tu me pardonnes.

BOURCALIER.

Certainement, je te pardonne. (A part.) Elle me fait peur!

LUCIENNE.

Eh! bien, je vais te dire tout. Tu sais que ton ami Legrain me fait la cour, me faisait la cour, du moins?

BOURCALIER.

Legrain, la cour...

LUCIENNE.

Tu ne t'en étais pas aperçu ?

BOURCALIER.

Non. Mais la cour sérieusement, au point de vouloir...

LUCIENNE.

Probablement.

BOURCALIER.

Ah ! le coquin ! Mais, j'imagine qu'il n'a pas abusé de mon absence ?

LUCIENNE.

Ne te fâche pas encore, laisse-moi tout te dire. Il me faisait la cour bien avant ton départ.

BOURCALIER.

Ah ! c'est moins mal alors.

LUCIENNE.

Toi, en Amérique, il a voulu profiter de ça, n'est-ce pas ?

BOURCALIER.

Legrain ! Legrain ! en qui j'avais toute ma confiance !

LUCIENNE.

Voilà les amis, mon cher. Il venait tous les jours me voir, sous prétexte de me parler de toi ; et puis, il parlait de lui, il finissait même par ne plus parler que de lui ; et alors, moi, que veux-tu ? tu étais si loin, je l'écoutais ; il était si aimable, si empressé, et moi, j'étais si triste, j'avais tellement besoin de distractions, de consolations...

BOURCALIER.

Continue, continue ! Dépêche-toi.

LUCIENNE.

Nous allions ensemble au théâtre... Ah !

rassure-toi, avec ma mère ou avec ma tante Duperron. Un soir, ni ma mère, ni ma tante, n'étaient libres... nous avons été seuls...

BOURCALIER.

Où ça ?

LUCIENNE.

Aux Ambassadeurs, Il faisait si chaud, ce jour-là. La soirée était si belle que je n'ai pu résister...

BOURCALIER.

Tu n'as pas pu résister ?

LUCIENNE.

Je n'ai pas pu résister à aller entendre un peu de musique, sous les arbres. Au retour, nous sommes montés ensemble en voiture. Il m'a reconduite à la maison. Devant la porte, il prétendait qu'il n'avait pas sommeil, il m'a demandé de venir prendre une tasse de thé avec moi.

BOURCALIER.

Et... il est monté ?

LUCIENNE.

Oh! non, je ne l'ai pas laissé faire. Mais j'étais troublée, troublée. Ah! tu ne te figures pas à quel point j'étais troublée. J'ai sonné, j'ai poussé la porte, j'ai refermé; mais pas assez vivement. Je crois qu'il m'avait embrassée dans le cou.

BOURCALIER.

Et puis ?

LUCIENNE.

Et puis, c'est tout. Le lendemain, quand M. Legrain est revenu me voir, je lui ai fait comprendre nettement qu'il s'était trompé en s'adressant, comme il l'avait fait, à une femme telle que moi; ce jeu-là n'était digne ni de lui, ni de moi, surtout toi absent. Il m'a demandé pardon. Et ç'a été fini.

BOURCALIER, ravi.

Comment, c'est tout ?

LUCIENNE.

Mais oui. Croyais-tu qu'il y aurait quelque chose de plus ?

BOURCALIER.

Je suis bête. Tu ne me l'aurais pas raconté.

LUCIENNE.

Mais si.

BOURCALIER, l'embrassant.

Ah ! trésor !

LUCIENNE.

Tu me pardonnes !

BOURCALIER.

Si je te pardonne ! (A part.) Quelle femme ! Ah ! si Stéphanie n'était pas si gentille, et gentille dans le même genre précisément !

EUGÉNIE, entrant, de droite.

Le bain de monsieur est prêt.

Elle sort.

BOURCALIER.

C'est bon, je vais le prendre.

LUCIENNE.

Tu me pardonnes tout à fait, sans arrière-pensée ?

BOURCALIER, riant.

Tu es un amour, et Legrain est un polisson.

LUCIENNE.

Ah ! que je suis contente !

BOURCALIER.

Mais il faut que j'aille prendre mon bain. A tout à l'heure, amour !

Il sort par la droite, premier plan.

SCÈNE XII

LUCIENNE seule, puis EUGÉNIE.

LUCIENNE.

Enfin, me voici donc en règle avec ma conscience! Jamais, je n'aurais pu retrouver le calme, en face de mon mari, si je ne lui avais pas tout avoué. Tout avoué;... à la rigueur, je ne lui ai peut-être pas tout absolument avoué; mais il y a des choses qu'il est inutile de dire... En tout cas, l'essentiel y est. Ah! que ça fait du bien d'avoir la conscience nette, et comme je vais l'aimer, mon mari! Quel brave et excellent homme!

EUGÉNIE, entrant du fond.

Madame, c'est un monsieur.

Elle tend une carte à Lucienne.

LUCIENNE, prenant la carte.

Frontignan? Je ne connais pas. C'est pour mon mari. Ah! non, pas aujourd'hui, pas de tracas, pas d'affaires. Dites à ce monsieur que monsieur ne peut pas le recevoir, qu'il aille à son bureau.

EUGÉNIE.

Bien, madame.

Elle sort.

LUCIENNE, seule.

Débarqué de voyage aujourd'hui, pauvre garçon! On le laissera tranquille.

EUGÉNIE, rentrant.

Le monsieur dit que ce n'est pas pour monsieur qu'il vient, que c'est pour madame.

LUCIENNE.

Pour moi? Je ne le connais pas; je ne reçois pas de gens que je ne connais pas.

EUGÉNIE.

Bien, madame.

Elle sort.

LUCIENNE, seule, se dirigeant vers la gauche.

Frontignan, Frontignan... je ne connais pas. Jamais mon mari n'a prononcé ce nom devant moi.

EUGÉNIE, rentrant.

Madame, le monsieur dit que madame a probablement voulu rire.

LUCIENNE.

C'est un fou.

EUGÉNIE.

Non, madame, il a plutôt l'air d'un prêtre en bourgeois; il est tout rasé.

LUCIENNE.

Ah! c'est pour une œuvre de bienfaisance, je suis sûre. Faites entrer.

SCÈNE XIII

FRONTIGNAN, LUCIENNE.

FRONTIGNAN.

Madame...

LUCIENNE.

Monsieur Frontignan?

FRONTIGNAN

Lui-même.

LUCIENNE.

Pardon, monsieur; mais votre nom m'est totalement inconnu.

FRONTIGNAN.

Vous ne connaissez pas Frontignan,... le célèbre artiste?

LUCIENNE.

Vous êtes peintre ?

FRONTIGNAN.

Peintre ! Comédien, madame.

LUCIENNE.

Ah !

FRONTIGNAN, à part.

Qu'est-ce que c'est que cette femme-là ? C'est une provinciale !

LUCIENNE.

Eh bien, monsieur ?

FRONTIGNAN.

Eh ! bien, madame, je suis pour quelque temps de passage à Paris, retour d'Amérique; et, avant de repartir pour la Russie et l'Autriche, je donne une représentation de retraite.

LUCIENNE.

Une représentation de retraite?

FRONTIGNAN.

Oui, j'ai pris l'habitude, entre deux tournées, de donner une représentation de retraite à Paris, chaque année. Ces représentations sont très courues, naturellement, et j'ai pensé que M. et madame Bourcalier seraient probablement fort aises de retenir une loge.

LUCIENNE.

Mon Dieu! monsieur, j'en parlerai à M. Bourcalier.

FRONTIGNAN.

Mais, ce n'est point là le seul but de ma visite, et je voulais surtout avoir l'avantage de saluer madame Bourcalier. Et vous permettez, madame?

Il s'asseoit.

LUCIENNE, étonnée.

Mais, monsieur, que lui voulez-vous, à madame Bourcalier ?

FRONTIGNAN.

Pardon, mais c'est à madame Bourcalier elle-même que je désirerais présenter mes civilités.

LUCIENNE.

A madame ourcalier, elle-même?

FRONTIGNAN.

Certainement, à madame Bourcalier elle-même. Je viens d'apprendre qu'elle était de retour aujourd'hui avec son mari.

LUCIENNE.

C'est-à-dire... en effet, M. Bourcalier est revenu aujourd'hui même.

FRONTIGNAN.

Je pensais bien qu'il devait revenir envi-

ron à cette époque, d'après ce qu'il m'avait dit à Buenos-Ayres. Moi, j'ai quitté le pays quinze jours avant eux.

LUCIENNE.

Avant eux!... Pardon, monsieur... C'est à Buénos-Ayres que vous avez fait connaissance de M. Bourcalier?

FRONTIGNAN.

Oui, madame, de M. Bourcalier et de sa très charmante femme.

LUCIENNE, à part.

Sa femme!

FRONTIGNAN.

Nous habitions le même hôtel; et, en qualité de compatriotes, le consul général m'ayant d'ailleurs fourni d'excellentes références sur M. Bourcalier, nous avons bientôt lié intime connaissance.

LUCIENNE, à part.

Mon mari était avec une femme!

FRONTIGNAN, à part.

Qu'est-ce qu'elle a?

LUCIENNE, à part.

Il faut que je sache tout. (Haut.) Asseyez-vous donc, monsieur; je vous demande pardon de vous avoir reçu si froidement, mais j'ignorais... Asseyez-vous donc et causons, je vous en prie...

FRONTIGNAN.

Mais, madame Bourcalier...

LUCIENNE.

Elle va venir, elle va venir. Elle m'a chargée de la remplacer un instant auprès de vous.

FRONTIGNAN.

Vous êtes une de ses amies?

LUCIENNE.

Une de ses amies, oui, monsieur.

FRONTIGNAN.

Elle est à sa toilette?

LUCIENNE.

Elle est à sa toilette. Oui, c'est ça.

FRONTIGNAN.

Je comprends... à peine arrivée de voyage...

LUCIENNE.

Oui, oui, mais causons, s'il vous plaît. Vous disiez donc que vous aviez rencontré à Buénos-Ayres M. Bourcalier en compagnie d'une femme ?

FRONTIGNAN.

En compagnie de sa femme.

LUCIENNE.

De sa femme, naturellement.

FRONTIGNAN.

Votre amie.

LUCIENNE.

Mon amie, oui; mon excellente amie. Et alors, il vous a présenté à elle?

FRONTIGNAN.

Oui, madame.

LUCIENNE.

Une jolie femme?

FRONTIGNAN.

Oh! olie, certes.

LUCIENNE, à part.

Le misérable! (Haut.) Plus jolie que moi, sans doute?

FRONTIGNAN.

Mais, madame, vous connaissez votre amie, et...

LUCIENNE.

Ça ne fait rien, je voudrais avoir votre opinion. Plus jolie que moi, à votre goût !

FRONTIGNAN.

Mon Dieu! madame...

LUCIENNE.

Plus jolie que moi. (A part.) Ah! le monstre! le monstre!

FRONTIGNAN, à part.

Qu'est-ce qu'elle a?

LUCIENNE.

Et spirituelle, élégante?

FRONTIGNAN.

Une femme du monde accomplie.

LUCIENNE, ricanant.

Ah! une femme du monde accomplie!

FRONTIGNAN.

Mais pardon, n'êtes-vous pas son amie?

LUCIENNE.

Mais si, je suis son amie; et alors?

FRONTIGNAN.

Et alors?

LUCIENNE.

Eh! bien, causons, continuez à me parler de votre voyage, de votre intimité avec M. Bourcalier et sa femme. Ça m'intéresse beaucoup, vous comprenez.

FRONTIGNAN.

Mais madame Bourcalier ne va-t-elle pas être bientôt prête à me recevoir?

LUCIENNE.

Dans un instant, dans un instant. Et alors, là-bas, à Buénos-Ayres, M. Bourcalier et sa femme menaient une existence agréable; ils s'amusaient?

FRONTIGNAN.

J'ai été une grande ressource pour eux, vous comprenez. Puis, par ma situation, je leur ai fait faire la connaissance de tous les grands personnages du pays; je leur ai procuré des invitations aux réceptions officielles.

LUCIENNE.

Et M. Bourcalier amenait sa femme aux réceptions officielles?

FRONTIGNAN.

Naturellement. Et madame Bourcalier y avait un succès énorme.

LUCIENNE.

Ah!

FRONTIGNAN.

Ça ne doit pas vous étonner, du reste, votre amie est une si charmante femme.

LUCIENNE.

Oui, oui. Et M. Bourcalier est revenu avec elle?

FRONTIGNAN.

Comment? Mais, voyons... il me semble que vous devez savoir mieux que moi.

LUCIENNE, froidement.

Vous avez raison, monsieur; je sais tout ce qu'il me faut, maintenant, je vous remercie. Ça suffit.

FRONTIGNAN.

Madame...

LUCIENNE.

Je ne vous retiens plus.

FRONTIGNAN.

Mais, madame, je voudrais voir madame Bourcalier.

LUCIENNE.

Mais, madame Bourcalier, c'est moi, monsieur, c'est moi. Il n'y en a pas d'autres.

FRONTIGNAN.

Mais celle d'Amérique ?

LUCIENNE, *éclatant.*

Celle d'Amérique est quelque drôlesse que mon mari a eu l'aplomb de faire passer pour sa femme légitime.

FRONTIGNAN, *indigné.*

Comment ! c'était une irrégulière que... Ah ! madame, permettez-moi de vous dire que monsieur votre mari s'est conduit à mon égard avec une bien coupable légèreté.

LUCIENNE.

A votre égard, à vous !

FRONTIGNAN.

Certainement, madame... m'avoir présenté

cette demoiselle, comme sa femme légitime, dans ma situation vis-à-vis des hautes personnalités étrangères... cela pouvait m'exposer aux plus graves embarras.

LUCIENNE.

Oh! monsieur, cela est peu de chose.

FRONTIGNAN.

Mais, pardon, madame...

LUCIENNE.

Ah çа! monsieur, vous voyez bien que vous m'exaspérez. Ne vous en irez-vous pas, à la fin?

FRONTIGNAN.

C'est bien, madame, je me retire; mais je ne m'attendais pas...

LUCIENNE.

Allez-vous en! Allez-vous en!

FRONTIGNAN.

La leçon m'aura servi pour m'apprendre désormais à être plus circonspect dans le choix de mes relations en déplacement. Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il sort.

SCÈNE XIV

LUCIENNE, puis EUGÉNIE.

LUCIENNE, seule.

Oh! c'est inimaginable! Quelle infamie! quelle infamie! Oh, oh, oh! (Elle sonne violemment et se précipite vers la table. Elle écrit) : « Venez immédiatement ».

EUGÉNIE, entrant de droite, deuxième plan.

Madame a sonné?

LUCIENNE.

Oui. (A part.) Quelle infamie ! quelle infamie ! (A Eugénie.) Faites porter cette lettre à M. Legrain, tout de suite, au bureau ou chez lui ; qu'on le trouve.

EUGÉNIE.

Bien, madame.

Elle sort par le fond. Bourcalier entre de droite premier plan.

SCÈNE XV

LUCIENNE, BOURCALIER.

BOURCALIER.

Excellent, ce bain ! Il m'a tout ragaillardi.

LUCIENNE.

Vous êtes un misérable!

BOURCALIER.

Hein!

LUCIENNE.

Je sais tout.

BOURCALIER.

Quoi donc?

LUCIENNE.

Vous avez emmené une femme en Amérique.

BOURCALIER.

Qui te l'a dit?

LUCIENNE.

Ah! vous avouez?

BOURCALIER.

Mais ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai!

LUCIENNE.

Ah! ce n'est pas vrai. Sais-tu quel est l'homme qui sort d'ici?

BOURCALIER.

Non.

LUCIENNE.

M. Frontignan.

BOURCALIER.

Connais pas.

LUCIENNE.

Connais pas?

BOURCALIER, à part.

Qu'est-ce qu'il est venu faire ici, cet animal-là!

LUCIENNE.

Ah! tu ne connais pas M. Frontignan, ton voisin d'hôtel à Buénos-Ayres! M. Frontignan, un homme qui a été si charmé de faire

ta connaissance et celle de ta femme, de cette femme que tu faisais passer pour moi, et que tu promenais dans les consulats et les ministères?

BOURCALIER.

Ce n'est pas...

LUCIENNE.

Inutile de mentir. Ça suffit. Alors tu étais avec une femme là-bas, tu t'amusais avec elle, tu me trompais, outrageusement, sans vergogne, avec une créature à laquelle tu faisais porter mon nom?

BOURCALIER.

Ça, mignonne, pour le nom, il ne faut pas m'en vouloir... à cause de ma situation à l'étranger... c'était forcé, du moment que j'avais une femme avec moi.

LUCIENNE.

Et c'est tout ce que tu trouves à répondre?

Infamie! Quand je pense que, tout à l'heure, tu me laissais m'apitoyer sur ton sort; et je te faisais mes confidences et je t'ouvrais mon cœur avec tant de franchise et de naïveté, et je m'humiliais devant monsieur, et je me désolais pour une peccadille insignifiante, tandis que lui...! Ah! tu t'es bien moqué de moi, et j'ai dû te paraître bien ridicule!

BOURCALIER.

Lucienne, je t'en prie!

LUCIENNE.

Oh! quelle honte!

BOURCALIER.

Pourquoi n'as-tu pas voulu venir en Amérique, toi, enfin?... C'est vrai, c'est ta faute.

LUCIENNE

Ma faute!

BOURCALIER.

Je suis un homme, moi, après tout! Et trois

mois de fidélité, non!... je ne pouvais pas, c'était inadmissible.

LUCIENNE.

Tu ne pouvais pas... Eh! bien, et moi?

BOURCALIER.

Pour les femmes, ce n'est pas la même chose. Je n'aurais jamais pensé à te tromper, si je n'avais pas eu besoin de quelqu'un pour te remplacer.

LUCIENNE.

Me remplacer... me remplacer... par une cocotte!

BOURCALIER.

Ce n'était pas une cocotte.

LUCIENNE.

Qu'est-ce que c'était donc alors?

BOURCALIER.

Tu tiens à le savoir? Eh! bien, c'était une

jeune fille très comme il faut, un mannequin de la maison.

LUCIENNE.

Un mannequin! Monsieur remplace sa femme par un mannequin, en voyage! Ah! tenez, c'est révoltant!

BOURGALIER.

Révoltant est dur.

LUCIENNE.

Quelle horreur! quelle horreur! Une pauvre petite femme attend son mari avec une anxiété et une impatience qu'il ne soupçonne pas, qu'il ne peut pas soupçonner. Avec quelle joie accueille-t-elle son retour!... il lui revient, lui, le mari, l'homme dont l'amour est franc et loyal, il revient, trois mois d'affection, en réserve au cœur. Ah! bonne dupe! Monsieur ne rentre au foyer conjugal que las et repu d'une aventure misérable,

et à sa femme altérée de tendresse, qui lui ouvre les bras, il jette pour tout potage la desserte d'un mannequin.

BOURCALIER.

Ma petite Lucienne, je t'aime de tout mon cœur.

LUCIENNE.

De l'amour comme cela, ah merci ! je n'y tiens pas. Vous pouvez le garder. Tout est fini entre nous, maintenant.

BOURCALIER.

Ma petite Lucienne, il faut me pardonner.

LUCIENNE.

Oh ! ne me touchez pas ; vous me faites horreur !

BOURCALIER.

Ecoute. J'ai été gentil, je t'ai demandé pardon. Mais je serai obligé de me fâcher à

la fin. Cette obstination de ta part est ridicule.

LUCIENNE.

Allez retrouver votre maîtresse.

BOURCALIER.

Tu vas me forcer à le faire.

LUCIENNE.

C'est tout ce que je demande. Retournez chez cette fille.

BOURCALIER.

Lucienne !

LUCIENNE.

Cette drôlesse !

BOURCALIER.

Lucienne !

LUCIENNE.

Cette...

BOURCALIER.

Lucienne, pas un mot de plus; je ne permettrai pas que tu insultes une femme que tu ne connais pas. Lucienne, une dernière fois, veux-tu que nous fassions la paix ?

LUCIENNE.

Non! non, non! Je ne vous connais plus.

Elle sort par la gauche. Albert entre du fond.

SCÈNE XVI

BOURCALIER, ALBERT. puis EUGÉNIE.

ALBERT.

Qu'est-ce qu'il y a?

BOURCALIER.

Lucienne vient d'apprendre que j'avais emmené une femme là-bas.

ALBERT.

Ah! Qui a pu lui dire?

BOURCALIER.

C'est une gaffe de cet imbécile de Frontignan. Bref, elle s'est mise dans une colère ridicule. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la calmer. Un jour d'arrivée, des scènes pareilles, dans mon ménage!... (Il sonne.) Je m'en vais retrouver Stéphanie, moi.

ALBERT.

Tu vas...

BOURCALIER.

Tant pis pour Lucienne! Ça lui servira de leçon. (A Eugénie qui entre.) Mon chapeau, je sors.

EUGÉNIE.

Bien, monsieur.

Elle sort à droite, premier plan.

BOURCALIER.

C'est bon d'avoir une grande élévation de sentiments et d'être une femme poétique. Mais Lucienne l'est un peu trop poétique.

ALBERT.

Oui, pour ça, tu as raison.

EUGÉNIE, rentrant.

Le chapeau de monsieur.

BOURCALIER.

Bien. (Eugénie sort.) Je suis bon garçon, mais il ne faut pas qu'on m'obstine. Bonsoir.

Il sort par le fond, droite.

ALBERT.

Bonsoir.

SCÈNE XVII

ALBERT, LUCIENNE.

ALBERT, seul.

Quelle drôle de petite femme, que cette Lucienne! Elle vous met à la porte, et...

LUCIENNE, entrant de gauche.

Ah! vous voici, mon ami. Je vous remercie d'être venu si vite.

ALBERT.

Mais, toutes les fois que vous voudrez bien vous...

LUCIENNE, très rapidement.

Vous ne savez pas ce que je viens d'apprendre?

ALBERT,

Non.

LUCIENNE.

Mon mari avait une femme avec lui, là-bas.

ALBERT.

Oui.

LUCIENNE.

Vous le saviez donc ?

ALBERT.

Mais oui.

LUCIENNE.

Et vous ne me l'aviez pas dit ?

ALBERT.

Non.

LUCIENNE.

Ah ! c'est bien; vous êtes un galant homme, je ne le croyais pas, vous êtes un galant homme.

ALBERT, flatté.

Je ne vois pas qu'il y ait là...

LUCIENNE.

Si, si. Vous n'avez pas voulu profiter de cet avantage, c'est bien. Albert, m'aimez-vous toujours?

ALBERT.

Vous le demandez.

LUCIENNE.

Eh! bien, j'ai plusieurs idées en tête, mais visons au plus pressé d'abord. Allez m'attendre chez vous.

ALBERT.

Chez moi? Immédiatement...

LUCIENNE.

Ah ça! est-ce que vous auriez rendez-vous avec une autre femme?

ALBERT.

Lucienne...

LUCIENNE.

Il avait un rendez-vous déjà! Oh! les hommes!

ALBERT.

Mais non, chère amie; vous êtes folle, je n'ai aucun rendez-vous... Je me permettais seulement, voyant l'état d'exaltation dans lequel vous vous trouvez...

LUCIENNE.

Vous vous en plaignez?

ALBERT.

Non, non... (A part.) L'exaltation, ce n'est pas du tout mon affaire... Enfin! (Haut.) Je suis à vos ordres.

LUCIENNE.

Ah! comme je vais avoir du plaisir à me venger!

ALBERT, poliment.

Et moi donc!

Rideau.

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

Un salon d'appartement meublé. — Au fond, porte d'entrée. — A gauche, en pan coupé, porte de la chambre à coucher ; au premier plan, une fenêtre. — A droite deuxième plan, porte de dégagement ; premier plan, cheminée. — Une table ronde au milieu. Buffet de desserte, au fond à gauche. — En scène : chaises, fauteuils, canapé. Mobilier très banal.

SCÈNE PREMIÈRE

STÉPHANIE, puis BOURCALIER.

Au lever du rideau, Stéphanie entrant de gauche, traverse la scène pour aller sonner.

STÉPHANIE, seule.

Elle ne viendra pas, cette femme de cham-

bre ! Le service est bien fait, dans cette boîte ! (Bourcalier entre du fond.) Ah ! c'est toi ! Tu viens de chez le tapissier ? Quand pourrons-nous entrer rue Legendre ?

BOURCALIER.

Je n'en sais rien. Je n'ai pas été chez le tapissier.

STÉPHANIE.

Tu as été à ton bureau ?

BOURCA ER.

Non plus.

STÉPHANIE.

Qu'est-ce que tu as fait alors, depuis ce matin ?

BOURCALIER.

J'ai pris l'air.

STÉPHANIE.

Si tu crois que c'est comme ça que notre installation va avancer ?

BOURCALIER.

Bah !

STÉPHANIE.

Ah ! mon petit, tu n'es pas gentil. Quand on a promis de mettre une femme dans ses meubles, la laisser en garni...

BOURCALIER.

C'est très confortable ici. Tu peux bien attendre tranquillement...

STÉPHANIE.

Très confortable ! Ah ! c'est joli !... Des petites pièces de rien du tout ! Et puis, c'est convenable, une maison meublée, et le service donc !... et la propriétaire qui est sur notre dos tout le temps ; qui entre quand ça lui fait plaisir, pour faire visiter à des personnes... Hier encore...

BOURCALIER.

Ah! pour ça, je vais lui flanquer un savon. Elle ne se le permettra plus.

STÉPHANIE.

Mon chéri, il faut que tu t'occupes plus sérieusement que cela de loger ta petite Stéphanie.

BOURCALIER.

Mais, je m'en occupe, que diable! il n'y a pas quatre jours que nous sommes arrivés! J'ai déjà arrêté l'appartement et mis les ouvriers. On dirait que je n'ai à songer qu'à cela.

STÉPHANIE.

Mais oui, gros chien chéri, tu n'as à t'occuper que de ça. Pour les affaires, ton ami Legrain est là. Quant à ta femme, tu n'as plus à y penser, puisqu'elle t'a mis carrément à la porte.

BOURCALIER.

Elle m'a mis à la porte ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Une femme n'a pas le droit de mettre son mari à la porte. C'est moi qui, de mon propre chef ai quitté le domicile conjugal.

STÉPHANIE.

Parce que ta femme ne voulait plus de toi.

BOURCALIER.

Parce qu'elle avait une attitude que je ne pouvais admettre, et que j'ai voulu lui donner une leçon. Et puis, je suis bien bon de discuter ça avec toi.

STÉPHANIE.

Ce n'est pas moi qui t'y pousse. Je ne demande pas mieux que de parler d'autre chose. Ah ! au fait, le monsieur de chez Dufailly qui est là depuis une demi-heure.

BOURCALIER.

Le monsieur de chez ?...

STÉPHANIE.

Le fabricant... pour le cabinet de toilette... Monsieur, s'il vous plaît ?

Elle va à droite, troisième plan, et introduit de chez Dufailly.

SCÈNE II

STÉPHANIE, BOURCALIER, DE CHEZ DUFAILLY, puis VICTOIRE.

DE CHEZ DUFAILLY.

Monsieur.

BOURCALIER.

Monsieur...

DE CHEZ DUFAILLY.

Vous m'excuserez, monsieur, si j'ai tenu à vous voir; mais, c'est l'habitude de la maison : Quand nous recevons une commande d'une dame, pour éviter toute contestation ultérieure, nous prenons l'avis de la personne qui doit se charger du règlement.

STÉPHANIE.

Pas tant de boniment! et montrez votre projet.

DE CHEZ DUFAILLY, prenant des papiers dans son portefeuille.

Voici le plan du cabinet que j'ai relevé ce matin, rue Legendre. Nous placerions ici la toilette : grande toilette marbre sarancolin à deux cuvettes, naturellement; ici, la baignoire avec l'appareil de chauffe..... là, dans ce coin, la douche... Revêtements de

marbre ici, ici et là... Là, une glace de toute la hauteur.

BOURCALIER.

Et qu'est-ce que ça va coûter, tout ça ?

DE CHEZ DUFAILLY.

Il nous est difficile de dire d'avance...

BOURCALIER.

Oui, je la connais. Mais, faites-moi un devis approximatif.

DE CHEZ DUFAILLY.

Mon Dieu ! monsieur, approximativement : pour la toilette... quatorze cents francs.

BOURCALIER.

Mazette !

STÉPHANIE.

Laisse donc !

DE CHEZ DUFAILLY.

La baignoire, en cuivre nickelé : neuf cents

francs ; la douche : cent cinquante ; l'appareil de chauffe : trois cent vingt-cinq, ci : 2775.

STÉPHANIE.

Tu vois, ce n'est rien du tout !

DE CHEZ DUFAILLY.

Maintenant, les revêtements, marbre blanc, à quarante francs le mètre superficiel : mille six cents francs ; l'installation du gaz et appareils : sept cents francs ; l'emmarchement pour la baignoire : deux cent cinquante, ci : 2550.

STÉPHANIE.

Deux mille cinq cent-cinquante, seulement ? Encore moins cher !

DE CHEZ DUFAILLY.

Il faut ajouter, bien entendu : cinq cents francs de pose, cinq cents francs de façon, et pour la plus-value, robinetterie, conduite

d'eau : huit cents. Reste, la glace. Il faut mettre de sept cents à douze cents francs ; huit cents, si voulez...

BOURCALIER.

Mais, il y en a pour dix mille francs !

STÉPHANIE.

Oh ! chéri, peux-tu dire ? Est-ce qu'il y en a pour dix mille francs, monsieur ?

DE CHEZ DUFAILLY.

Oh ! jamais, madame, jamais ! la moitié, peut-être. C'est à peine si nous arrivons, en comptant largement, à six... sept... non, pardon, huit mille... huit mille six cent vingt-cinq... Neuf mille, en chiffres ronds, et vous aurez deux petits Amours sculptés sur les panneaux de la toilette.

STÉPHANIE.

Tu vois ?

DE CHEZ DUFAILLY.

Notre maison, monsieur, livre ses appareils à des conditions de qualité et de bon marché qu'on ne rencontre nulle part.

BOURCALIER.

Oh! bien entendu!

STÉPHANIE.

Ecoute, sais-tu mon rêve? Ce serait une baignoire en argent. Ça coûterait-il très cher, la baignoire en argent?

DE CHEZ DUFAILLY.

Oh! mon Dieu! non, madame. Une baignoire en argent, avec bordure ciselée?...

BOURCALIER

Tu n'as pas besoin d'une baignoire en argent!

STÉPHANIE.

Ça me ferait tant de plaisir!

BOURCALIER.

Ah! non, merci!... Assez de dépenses comme ça!... dix mille francs, rien que pour le cabinet de toilette!

STÉPHANIE.

Mais, le cabinet de toilette, c'est la pièce de résistance dans un appartement.

BOURCALIER.

Non, non! ça suffit.

STÉPHANIE, entre ses dents.

Ah! tu es vraiment chien!

BOURCALIER.

Monsieur, terminons, s'il vous plaît... Je suis dans les affaires moi-même..... Un forfait... six mille francs ou rien.

DE CHEZ DUFAILLY.

Monsieur, c'est impossible!

BOURCALIER.

Eh! bien, rien!

STÉPHANIE.

Mon chéri!...

BOURCALIER.

Tu m'ennuies!

STÉPHANIE.

Oh!

Victoire entre du fond.

SCÈNE III

LES MÊMES, VICTOIRE.

VICTOIRE, une lettre à la main.

Une lettre pour monsieur.

BOURCALIER, prenant la lettre.

Ah ! c'est de ma femme !

STÉPHANIE.

Ta femme ?... Qu'est-ce qu'elle te dit ?

BOURCALIER.

Est-ce que ça te regarde ? (Il lit la lettre. — Victoire est sortie, — de chez Dufailly est remonté, révisant ses comptes. — Lisant :) « Monsieur. Je me suis retirée chez ma mère, ne voulant plus avoir à subir les tentatives de rapprochement d'un homme qui n'a pas craint de m'infliger le pire des outrages. C'est là que j'attendrai le résultat de la demande en divorce que j'ai déposée au tribunal... » (Froissant la lettre.) Le divorce, maintenant !... ah ! ah !

DE CHEZ DUFAILLY, descendant.

Voici notre dernier prix, monsieur. (A part.) Six mille sept cent cinquante !

BOURCALIER.

Eh ! ça m'est bien égal. J'accepte tout ce que vous voudrez... Et une baignoire en argent.

DE CHEZ DUFAILLY.

Avec bordure ciselée ?

BOURCALIER.

Avec bordure ciselée, si ça vous fait plaisir.

STÉPHANIE.

Ah ! que tu es gentil ! Et, dépêchez-vous, monsieur.

DE CHEZ DUFAILLY.

Madame peut compter sur notre promptitude. Madame, monsieur !

Il sort par le fond.

STÉPHANIE.

Elle t'embête encore, ta femme ?

BOURCALIER.

Oui ! Elle veut... Mais, ne t'occupe pas de ça... Ah ! vous êtes entêtée, madame ; je le serai autant que vous, moi... Tu peux me demander ce que tu veux pour ton installation, je suis d'humeur à te passer tout. Je vais chez le tapissier.

STÉPHANIE.

Je vais avec toi... je vais avec toi !... Il faut profiter... Attends que je mette mon chapeau.

Elle sort à gauche.

BOURCALIER, seul.

A-t-on idée de ça ?... Ma femme me ferme la porte de sa chambre. Je viens ici pour la vexer et la forcer à redevenir gentille... elle demande le divorce... Ah, non ! ah, non !

Il vient de reprendre son chapeau et sa canne, en terminant, il frappe avec sa canne sur la table, et rencontre un vase de cuivre, qui résonne.

VICTOIRE, entrant.

Monsieur a sonné ?

BOURCALIER.

Non. A propos, dites donc à la propriétaire de venir me trouver.

VICTOIRE.

Oui, monsieur.

BOURCALIER, seul.

Satanée Lucienne ! Dieu ! que c'est bête, une femme, quand ça s'y met !

Madame Tripon entre, du fond.

SCÈNE IV

BOURCALIER, MADAME TRIPON, puis STÉPHANIE, et VICTOIRE.

MADAME TRIPON.

Vous m'avez demandée, monsieur ?

BOURCALIER.

Oui, madame. Je ne suis plus que pour quelques jours chez vous.

MADAME TRIPON.

Monsieur n'est-il pas content de la maison ?

BOURCALIER.

Si, très content ! Mais, l'appartement que je fais installer sera bientôt prêt et, vous comprenez...

MADAME TRIPON.

Oui, monsieur.

BOURGALIER.

En attendant, je vous prierai de ne pas vous permettre de faire visiter ce local quand je n'y suis pas.

MADAME TRIPON.

Pourtant, monsieur, il faut bien...

BOURGALIER.

Non, madame, il ne faut pas. Je paie assez cher pour vouloir être chez moi, et ne pas être exposé, quand je rentre, à me trouver nez à nez avec... (A part.) une de mes clientes les plus collet monté, accompagnée d'un vieux monsieur décoré... comme c'est agréable !

MADAME TRIPON.

Monsieur peut être sûr qu'à l'avenir...

STÉPHANIE, entrant de gauche ;
Victoire la suit.

Je suis prête.

MADAME TRIPON.

Monsieur et madame sortent ?

BOURCALIER.

Oui.

MADAME TRIPON.

Je me permets de souhaiter bonne promenade à monsieur et madame... Ils reviendront déjeuner ici, sans doute ?

BOURCALIER.

Oui.

MADAME TRIPON.

Que faut-il leur faire préparer à déjeuner ?

BOURCALIER.

Ce que vous voudrez. Allons, viens.

Il sort par le fond, avec Stéphanie.

MADAME TRIPON, à Victoire.

Mon enfant, allez chercher ce monsieur qui attend pour visiter ici.

VICTOIRE.

Oui, madame.

Elle sort.

MADAME TRIPON.

Si on écoutait les clients, on ne pourrait jamais louer d'avance, et un appartement meublé resterait inoccupé pendant des semaines entières...

Anatole entre, introduit par Victoire.

SCÈNE V

MADAME TRIPON, ANATOLE.

ANATOLE.

Alors, c'est ici ?

MADAME TRIPON.

Oui, monsieur, voici le joli appartement qui sera libre dans deux ou trois jours au plus tard. Si monsieur veut l'arrêter à partir d'aujourd'hui même, en laissant, bien entendu, la jouissance provisoire aux clients actuels, ça sera la location d'une journée, d'une journée et demie, deux journées peut-être que monsieur perdra ; mais, en revanche, il sera assuré d'une installation qu'il ne trouvera pas ailleurs, j'ose le dire.

ANATOLE.

Les prix dont vous m'avez parlé sont un peu salés.

MADAME TRIPON.

Oh ! monsieur... On voit bien que monsieur n'a pas l'habitude...

ANATOLE.

Pardon, pardon ! Je sais ce que je dis. Voyons, d'abord...

MADAME TRIPON, faisant entrer Anatole à gauche.

Voici la chambre à coucher... très vaste, très belle pièce; son cabinet de toilette au fond.

ANATOLE, rentrant.

Oui, très bien. Ici ?

MADAME TRIPON.

Ici, une pièce, salon, boudoir, où l'on peut servir à manger.

ANATOLE.

Vous vous chargez des repas, aussi ?

MADAME TRIPON.

Oui, monsieur. (Allant à droite, troisième plan.) Ici, un petit cabinet donnant sur l'antichambre. Monsieur voit la commodité. Rien ne se commande. Toutes les pièces donnent sur l'antichambre. On peut sortir, entrer, comme on veut ; deux escaliers, naturellement.

ANATOLE.

Oui, c'est très gentil ; ça me va. Mais pas de gaffes ! Dites donc, quoiqu'il y ait écrit sur votre porte « Maison de Famille », on peut recevoir des visites, hein, ici ? des visites... Enfin, vous savez ce que c'est qu'un jeune homme... qui n'est pas marié ?

MADAME TRIPON.

Les locataires sont libres, naturellement, monsieur. Et, pourvu qu'il n'y ait pas de scandale... moi, je n'ai pas à savoir si vous êtes marié ou pas marié.

ANATOLE.

Il n'y aura pas de scandale. C'est pour recevoir des femmes du monde, exclusivement des femmes du monde.

MADAME TRIPON.

Ah ! très bien !... Et monsieur connaît sans

doute déjà personnellement les dames qu'il a l'intention de recevoir?

ANATOLE.

Plaît-il?

MADAME TRIPON.

Je suis peut-être indiscrète, mais je me permettais de soulever la question, parce que si monsieur n'avait pas été fixé encore, moi-même, dans mes relations...

ANATOLE.

Mais, dites donc, vous êtes une femme précieuse, vous! C'est que, précisément, je n'en ai pas encore sous la main, de femme du monde. Et il est indispensable que... Parce que, moi, voyez-vous, j'ai une théorie: il faut que jeunesse se passe! et j'en ai déjà fait passer un joli morceau: les demoiselles de magasin, les petites cocottes, les

actrices; tout ça y est, c'est fini... il ne me reste plus que les femmes du monde.

MADAME TRIPON.

Eh! bien, monsieur, cet appartement même, en ce moment, est occupé par une femme du monde et son mari, des étrangers... et, certainement, cette dame.., je m'y connais un peu, et j'ai tout lieu de croire... (Stéphanie entre.) Justement!

ANATOLE.

Stéphanie!

STÉPHANIE.

Anatole!

MADAME TRIPON.

Vous vous connaissez?

ANATOLE.

Un peu!

MADAME TRIPON.

Ah! je regrette... J'eusse été enchantée..

ANATOLE.

Laissez-nous, madame; laissez-nous.

MADAME TRIPON.

Madame... Monsieur...

Elle sort par le fond.

SCÈNE VI

STÉPHANIE, ANATOLE.

ANATOLE.

Tu es donc devenue femme du monde, depuis que tu as disparu de la maison Bourcalier! (Il l'embrasse.) Ah! ça fait plaisir de se retrouver... Et, avec qui donc es-tu ici?

STÉPHANIE.

Tu ne le sais pas?

ANATOLE.

Comment veux-tu que je le sache ?

STÉPHANIE,

se débarrassant de son chapeau.

Ah ! mais alors, je ne vais pas te le dire.

ANATOLE.

Pourquoi ça ? C'est-il bête... entre nous.

STÉPHANIE.

D'ailleurs, tu finirais toujours par l'apprendre. Eh bien, c'est ton oncle qui m'a installée ici.

ANATOLE.

Mon oncle ?

STÉPHANIE.

Oui ! après m'avoir emmenée en Amérique.

ANATOLE.

Tu étais partie en Amérique ?... C'était donc ça que ta tante m'avait dit que tu étais

entrée comme gouvernante chez un Péruvien ; le Péruvien, c'était mon oncle ! Mais pourquoi, diable ! t'a-t-il emmenée ?

STÉPHANIE.

Ce n'est pas difficile à comprendre.

ANATOLE.

Ah ! le petit polisson ! Elle est bien bonne ! Mais, il est donc revenu, mon oncle ?

STÉPHANIE.

Tu ne sais pas qu'il y a quatre jours que nous sommes de retour ?

ANATOLE.

Saprelotte ! Moi qui n'ai pas mis les pieds à la maison depuis la semaine dernière... Eh ! bien, je suis frais ! Et puis, non, je m'en moque, de mon oncle ; je le tiens. S'il n'est pas gentil, je dis tout à ma tante.

STÉPHANIE.

Mais, elle sait tout, ta tante.

ANATOLE.

Elle sait tout ?

STÉPHANIE.

Puisque nous vivons ensemble, maintenant, ton oncle et moi?

ANATOLE.

Comment, il t'a gardée ! T'avoir emmenée pour le voyage, je comprends ça... Dame! cet homme, je me mets à sa place ; mais, revenu, ayant une femme comme la sienne, te garder... ! Oh ! c'est dégoûtant !

STÉPHANIE.

Pourquoi donc, est-ce dégoûtant ?

ANATOLE.

Mais, il a une femme adorable!

STÉPHANIE.

Eh! bien, mon cher, il l'a lâchée pour moi.

ANATOLE,

Il a lâché ma tante? Vrai! ça n'est pas chic. Mais pourquoi l'a-t-il lâchée?

STÉPHANIE.

Est-ce que je sais? Elle l'embêtait.

ANATOLE.

Elle l'embêtait!... Il lâche une femme comme ma tante, pour une femme comme toi!

STÉPHANIE.

Eh! bien, dis donc!

ANATOLE.

C'est dégoûtant, c'est dégoûtant! Les voilà bien, les gens qui n'ont pas su faire passer leur jeunesse; les voilà bien!

STÉPHANIE.

Mais, tu n'es guère aimable pour moi.

ANATOLE.

Toi, tu vas me faire le plaisir de faire comprendre à mon oncle que ce n'est pas propre d'agir ainsi, et qu'il faut qu'il aille retrouver sa femme.

STÉPHANIE.

Ah! ah! Tu te figures que...

ANATOLE.

Tu ne veux pas?

STÉPHANIE.

Tu es fou!

ANATOLE.

Eh! bien, c'est moi qui m'en mêlerai.

STÉPHANIE.

Toi, tu vas te mêler de tes affaires!

ANATOLE.

Pauvre petite tante! si gentille... Un peu bégueule, mais si gentille... Je vais aller la voir...

STÉPHANIE.

Va la voir... Adieu!

Elle sort par la gauche en emportant son chapeau.

ANATOLE, seul.

Oh! on n'a pas idée de ça!

Albert entre, du fond.

SCÈNE VII

ANATOLE, ALBERT.

ALBERT.

Tiens! vous voilà, vous?

ANATOLE.

Oui, me voilà! Qu'est-ce que j'apprends? que mon oncle a planté là ma tante, pour vivre avec Stéphanie.

ALBERT.

Mon Dieu! oui.

ANATOLE.

Mais comment les choses en sont-elles arrivées à ce point?

ALBERT.

Votre tante a appris que Bourcalier avait emmené Stéphanie. Elle est entrée dans une colère épouvantable; elle a renvoyé Bourcalier à Stéphanie, et elle s'est retirée chez sa mère.

ANATOLE.

Mais, c'est absurde!

ALBERT.

Eh! je le sais aussi bien que vous, que c'est absurde.

ANATOLE.

Evidemment, mon oncle était coupable; mais s'il avait été gentil avec ma tante; s'il lui avait demandé pardon bien convenablement, elle ne lui aurait pas tenu rigueur.

ALBERT.

Elle n'a rien voulu entendre.

ANATOLE.

Vous, qui avez de l'influence sur elle, vous n'avez pas pu la chapitrer un peu?

ALBERT.

Si vous croyez que c'était commode pour moi. Je me trouvais dans une situation très délicate.

ANATOLE.

Je ne vois pas quelle situation délicate...

ALBERT.

Vous ne voyez pas? C'est possible. Mais enfin, j'ai fait tout ce que j'ai pu. Soyez-en sûr.

ANATOLE.

Enfin, ce n'est pas admissible que mon oncle et ma tante, un ménage si uni depuis dix ans, aillent se séparer comme ça!

ALBERT.

Je viens précisément relancer Bourcalier, que je n'ai pas vu depuis deux jours. Je veux lui faire de la morale, et lui représenter ses torts.

ANATOLE.

C'est ça. Moi, je vais aller trouver ma

tante. A nous deux, il faut que nous rabibochions tout ça.

ALBERT.

Je ne demande pas mieux.

ANATOLE.

Alors, au revoir. (A part.) J'ai mon idée.

Anatole sort par le fond.

SCÈNE VIII

ALBERT, puis BOURCALIER, l [illegible] n STÉPHANIE.

ALBERT, seul.

Il est bien bon, Anatole, avec ses reproches! C'est moi qui paie les pots cassés, dans cette affaire-là. Lucienne ne s'est-elle pas

fourré dans la tête qu'elle devait absolument divorcer et m'épouser! Et le moyen de l'en faire démordre? Au premier mot que je lui ai dit pour l'engager à pardonner à son mari, elle a failli m'arracher les yeux! — M'aimez-vous toujours? — Certainement! — Eh bien! je serai entièrement à vous, et j'aurai recouvré mon honneur. — Et sa mère la pousse, et la tante Duperron verse de l'huile sur le feu. Et cet imbécile de Bourcalier qui s'affiche avec l'autre, pendant ce temps-là! Hier, le caissier les a vus ensemble au Casino de Paris. Ah! c'est gai, tout ça! c'est gai!

BOURCALIER, entrant, du fond.

Tiens! c'est toi?

ALBERT.

C'est moi.

BOURCALIER.

Ça va bien?

ALBERT.

Ça va très bien, je te remercie. Dis donc, nous allons causer sérieusement, n'est-ce pas?

BOURCALIER.

Causer de quoi?

ALBERT.

Eh bien! de ce qui se passe entre ta femme et toi, parbleu!

BOURCALIER.

Pardon, mon ami, je ne veux pas te dire des choses désobligeantes; mais, crois-tu que ce qui peut se passer entre ma femme et moi, te regarde personnellement?

ALBERT.

Je suis suffisamment ton ami, il me semble, et celui de ta femme...

BOURCALIER.

Celui de ma femme surtout.

ALBERT.

Que veux-tu dire ?

BOURCALIER.

Rien.

ALBERT.

Bourcalier, parlons sérieusement et doucement. Ce n'est pas bien ce que tu fais là. Abandonner sa femme pour vivre avec une maîtresse, à ton âge ! dans ta situation !

BOURCALIER.

Abandonner ma femme !... Tu te fiches de moi ? Tu sais bien que c'est elle qui m'a forcé à m'en aller.

ALBERT.

Ne dis donc pas des choses pareilles. C'est toi qui as tous les torts. Si tu n'avais pas emmené Stéphanie...

BOURCALIER.

Tu vas me reprocher d'avoir emmené Stéphanie ! Mais, c'est toi qui me l'as fait emmener.

ALBERT.

Bourcalier !

BOURCALIER.

C'est vrai ! Qu'est-ce que tu viens me raconter ? Qu'est-ce que ça veut dire de venir me reprocher maintenant ma conduite, quand tout est de ta faute !

ALBERT.

Bourcalier, je ne te permettrai pas...

BOURCALIER.

Tu veux jouer double jeu, mon ami ! mais ça ne prendra pas avec moi.

ALBERT.

Double jeu ?

BOURCALIER.

Tu commences par monter ma femme contre moi, et puis tu viens me trouver.

ALBERT.

Je monte ta femme contre toi... moi ?

BOURCALIER.

Certainement !

ALBERT.

C'est absurde ! Tu ne peux pas te douter combien c'est absurde ce que tu dis là. Quand mon plus vif désir serait de vous voir remis d'accord. Quand, par amitié pour vous deux, je viens te dire : Mon vieux Bourcalier, sois gentil, lâche ta maîtresse, rentre chez toi, demande pardon à ta femme, et je suis sûr qu'elle ne demandera pas mieux que de te pardonner.

BOURCALIER.

Tu en es sûr ?

ALBERT.

Oui !

BOURCALIER.

Elle te l'a dit ?

ALBERT.

Non, mais je l'ai bien compris.

BOURCALIER.

Lis ce petit mot que je viens de recevoir.

Il lui donne la lettre.

ALBERT, lisant.

Eh ! (Rendant la lettre, à part.) Est-elle bête ! (Haut.) Qu'est-ce que ça signifie, ça ?

BOURCALIER.

Ça signifie que ma femme ne veut divorcer que pour se marier avec toi, avec toi qui lui as fait la cour, et que toute ta conduite vis-à-vis de moi, ce voyage que tu m'as décidé à faire, cette femme que tu m'as mise

dans les bras, tout ça c'était pour arriver à ce résultat : faire prononcer le divorce et épouser Lucienne, voilà !

ALBERT.

Ça, c'est trop raide ! Comment, mon ami... toi...

BOURCALIER.

Je trouve inutile que nous continuions à nous tutoyer; je ne suis plus votre ami, mon cher.

ALBERT.

Soit ! ne nous tutoyons plus ; mais, tu me permettras...

BOURCALIER.

Je *vous* permettrai.

ALBERT.

Vous me permettrez de vous dire...

BOURCALIER.

Je ne vous permettrai rien. Nous n'avons plus rien de commun en dehors de nos affaires, et je vous serai obligé d'éviter que nous nous rencontrions dorénavant autre part qu'au siège social de la maison.

ALBERT.

Un dernier mot, Bourcalier. Libre à vous de vous figurer les choses les plus fantastiques et les plus biscornues : moi, songer à devenir le mari de votre femme, dans les termes où nous sommes tous les trois ensemble ! Je ne m'arrêterai pas à me disculper d'une intention aussi invraisemblable. J'ai exécuté, en venant ici, une démarche que mon devoir m'ordonnait d'accomplir ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter un grand malheur domestique...

BOURCALIER.

Farceur !

STÉPHANIE, entrant de gauche.

Monsieur Legrain !

ALBERT, froid.

Mademoiselle.

STÉPHANIE.

Vous pouvez m'appeler madame. Ça va bien ?

ALBERT.

Fort bien, madame.

STÉPHANIE, à Bourcalier.

Tu sors de chez le tapissier ?

BOURCALIER.

Oui, ma chérie.

STÉPHANIE.

Tu t'es décidé pour la soie rose brochée d'argent ?

BOURCALIER.

Oui, ma chérie ! Tenez, Legrain, vous pouvez dire à ma femme que j'offre à ma maîtresse un boudoir entièrement tendu de soie rose, brochée d'argent.

STÉPHANIE.

Dis donc, si tu étais gentil... la garniture de cheminée que nous avons vue rue du Quatre-Septembre, et que tu trouvais un peu trop cher ?...

BOURCALIER.

Tu y tiens ?

STÉPHANIE.

Oh ! oui.

BOURCALIER.

Je vais l'acheter. Vous pourrez dire ça à ma femme, Legrain. J'y vais tout de suite. Vous ne venez pas avec moi ?

ALBERT.

Non.

BOURCALIER.

A tout à l'heure, petite.

Il sort par le fond.

SCENE IX

STÉPHANIE, ALBERT, puis VICTOIRE.

ALBERT.

Il est fou! Mademoiselle, je vous fais mes plus sincères compliments. Il faut que les moyens dont vous disposez soient remarquablement efficaces pour, en aussi peu de temps, vous être attaché si vivement un homme comme Bourcalier.

STÉPHANIE.

N'est-ce pas, il m'aime bien ?

ALBERT.

Oui, c'est une jolie aubaine sur laquelle vous êtes tombée.

STÉPHANIE.

Je le sais, et je vous dois une fière chandelle .

ALBERT.

Une chandelle ?

STÉPHANIE.

N'est-ce pas vous qui m'avez procuré cette position merveilleuse ? Je vous en suis très reconnaissante, croyez-le.

ALBERT.

Non ! S'il vous plaît, pas de reconnaissance ! Je ne suis nullement en cause dans cette affaire-là.

STÉPHANIE.

Si, si ! Sans vous...

ALBERT.

Enfin, Bourcalier est en train de faire des folies pour vous ; mais ne vous imaginez pas que ça doive durer ?

STÉPHANIE.

Pourquoi pas ?

ALBERT.

Il est marié, Bourcalier.

STÉPHANIE.

Eh bien... après ?

ALBERT.

Vous êtes une fille intelligente... comprenez qu'entre Bourcalier et sa femme, ce n'est qu'une bisbille momentanée ; le jour de la réconciliation, vous serez balancée, ça ne fera pas un pli ! Ça serait bien plus malin

de votre part de prendre les devants. Renvoyez-le de vous-même ; essayez de lui faire comprendre que sa place n'est pas ici.

STÉPHANIE.

Comme Anatole !

ALBERT.

Vous dites ?

STÉPHANIE.

Anatole m'a déjà déjà dit ça.

ALBERT.

Il a eu raison. Il a beaucoup de bon sens, Anatole.

STÉPHANIE.

Oui, mais les conseils d'anciens amoureux...

ALBERT.

Moi, je ne suis pas un ancien amoureux.

STÉPHANIE.

Non, pas encore.

ALBERT.

Pas encore, pas encore... ! Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? Revenons-en donc à votre affaire. Faites comprendre à Bourcalier que sa place n'est pas ici ; arrangez la chose gentiment. Je vous donne ma parole que vous y trouverez amplement votre compte.

STÉPHANIE.

C'est très joli ; mais je serais bien bête de lâcher un homme qui tient à moi !

ALBERT.

Oh ! qui tient à vous !...

STÉPHANIE.

Vous ne croyez pas qu'un homme puisse tenir à moi ?

ALBERT.

Je ne dis pas cela.

STÉPHANIE.

De quoi venez-vous donc vous mêler?... En quoi ça peut-il vous gêner que M. Bourcalier me trouve à son goût et me fasse une situation en conséquence? Il m'aime beaucoup, M. Bourcalier, tant mieux pour moi.

ALBERT.

Et vous, est-ce que vous l'aimez?

STÉPHANIE.

Qu'est-ce que ça vous fait?

ALBERT.

Vous n'allez pas prétendre qu'une petite femme comme vous, trouve la satisfaction de tous ses rêves dans le commerce de Bourcalier? Il est très agréable pour la situation

qu'il vous procure, soit ! mais si nous passons à un autre ordre d'idées... ?

STÉPHANIE.

Qu'est-ce que ça vous fait ?

ALBERT, à part.

Cristi ! Quel coup d'œil, elle vous a, la coquine !

VICTOIRE, entrant.

Madame, je peux mettre le couvert ?

STÉPHANIE.

Oui. Vous permettez ?

ALBERT.

Faites donc !

VICTOIRE, bas à Stéphanie.

Est-ce que ce monsieur déjeune ?

STÉPHANIE.

Ce monsieur ? Oh ! (A Albert.) C'est drôle !

Vous ne savez pas ce qu'elle vient de me demander, la bonne ?

ALBERT.

Non.

STÉPHANIE.

Si vous déjeunez avec nous, vous, mon ennemi ?

ALBERT.

Votre ennemi... pourquoi ?

STÉPHANIE.

Vous me détestez ; vous êtes furieux contre moi, parce que j'ai mis le grappin sur votre ami.

ALBERT.

Mais, je ne vous déteste pas le moins du monde. Au contraire, je vous considère comme une femme charmante.

STÉPHANIE.

Oh ! oh !

ALBERT.

Et je voudrais bien être à la place de Bourcalier.

STÉPHANIE.

Du chi-chi !

ALBERT.

Je ne demanderais pas mieux que de vous le prouver.

STÉPHANIE.

Et si on vous prenait au mot ?

ALBERT, s'avançant.

Comment avez-vous dit ça ?

STÉPHANIE, l'esquivant.

Je n'ai rien dit du tout. Vous avez mal compris.

ALBERT, à part.

Elle est vraiment appétissante, la mâtine !

Pendant cette fin de scène, Victoire a mis le couvert sur la table du milieu. Bourcalier entre du fond.

SCÈNE X

STÉPHANIE, ALBERT, BOURCALIER ; par instants VICTOIRE, qui entre et sort pour le service.

BOURCALIER.

Tiens ! tu... vous êtes encore ici, vous ?

ALBERT, embarrassé.

Oui, je suis resté, parce que... parce que... Bourcalier... mon vieux Bourcalier... oublions les choses désagréables que nous nous som-

mes dites, tout à l'heure. Est-ce que deux vieux camarades comme nous doivent se fâcher pour des questions de femme ? Bourcalier, votre main ; ta main, Bourcalier...

BOURCALIER.

C'est bien vrai que tu es de mon côté, et non de celui de Lucienne ? C'est bien vrai que tu ne fais pas la cour à ma femme, pour l'épouser ?

ALBERT.

J'ai peut-être fait un peu la cour à ta femme, je l'avoue, comme tout galant homme fait un peu la cour à la femme de son ami ; mais, sur ce qu'il y a de plus sacré au monde, jamais une minute, jamais... au grand jamais, je n'ai eu les projets que tu me supposes !

BOURCALIER, lui donnant la main.

Tu es un brave garçon !... Sais-tu d'où je viens ?

ALBERT.

D'acheter une garniture de cheminée.

BOURCALIER.

Non ! En sortant d'ici, j'ai été tout droit chez ma femme, chez sa mère plutôt.

ALBERT.

Ah ! Eh bien ?

BOURCALIER.

Elle a refusé de me recevoir. Franchement, n'est-ce pas elle qui a tous les torts, maintenant ! N'est-ce pas elle qui me pousse à agir comme j'agis ?

ALBERT.

Je ne dis plus rien.

BOURCALIER.

Tu me donnes raison ?

ALBERT.

Absolument. Tu as fait tout ce que tu de-

vais faire. Ta femme s'obstine, tant pis pour elle ! Stéphanie est une charmante fille : trouve le bonheur de ce côté-là, je ne puis plus t'en vouloir.

Stéphanie, qui était restée en haut à surveiller Victoire, descend au moment où celle-ci apporte une omelette.

STÉPHANIE.

Dis donc, j'ai faim. Tu n'as pas faim ? Monsieur Legrain, vous seriez bien gentil de nous laisser déjeuner.

BOURGALIER.

Où déjeunes-tu, toi ?

ALBERT.

Au restaurant.

BOURGALIER.

Tu ne veux pas déjeuner avec nous ?

ALBERT.

Mais si, je ne demande pas mieux.

STÉPHANIE.

Un couvert, vite, et à table ! (On débarrasse Albert de son chapeau, et on se met à table.) Ah ! c'est gentil, ça, d'être resté ! Vous avez faim, monsieur Legrain ?

ALBERT.

Mais certainement, madame.

STÉPHANIE.

Un peu d'omelette ?

ALBERT, tendant son assiette.

Merci.

STÉPHANIE, à Bourcalier.

Et toi ?

BOURCALIER.

Non, je n'en veux pas.

ALBERT.

Tu ne l'aimes pas ?

BOURCALIER.

Je n'ai pas faim.

ALBERT, servant à boire.

Voulez-vous me permettre, madame ?

STÉPHANIE.

On est mal à son aise ici, hein ?

ALBERT.

Mais non.

STÉPHANIE.

Cette petite table ronde !.. Rue Legendre, nous aurons une salle à manger superbe, avec une grande table carrée, vous verrez. Il faudra que nous donnions une belle fête pour pendre la crémaillère, n'est-ce pas, chéri ?

BOURCALIER.

Tu penses que je vais donner une fête ?

STÉPHANIE.

Ah!... si! ça porte malheur, quand on ne pend pas la crémaillère! N'est-ce pas, monsieur Legrain ?

ALBERT.

Mon Dieu ! madame...

STÉPHANIE.

Ah ! ne m'appelez donc pas toujours madame comme ça. Appelez-moi Stéphanie, et moi je vous appellerai Legrain, tout court. (A Bourcalier.) Tu veux bien, chéri ?

BOURCALIER.

Appelez-vous, comme vous voudrez... (A Albert.) mais ne me marche pas comme ça sur les pieds.

STÉPHANIE, vivement.

Victoire, desservez donc! vous voyez bien que nous avons fini.

VICTOIRE.

Voilà, madame.

Elle change les assiettes.

STÉPHANIE.

Plus vite que ça... et puis, le pâté.

VICTOIRE.

Voilà, madame.

Elle sert le pâté.

STÉPHANIE.

C'est épouvantable comme nous sommes servis, ici ! Mais, vous verrez rue Legendre... il y aura un maître d'hôtel.

BOURCALIER.

Un maître d'hôtel ? Comme tu y vas !

STÉPHANIE.

Si ! tu me l'a promis.

ALBERT.

Si ça lui fait plaisir, à cette enfant, tu

ne peux pas lui refuser un maître d'hôtel.

STÉPHANIE.

Ah! vous êtes gentil, vous. Vous êtes bien plus gentil que lui, ce gros vilain qui me refuse tout. Qu'est-ce que vous faites ce soir?

ALBERT.

Rien.

STÉPHANIE, à Bourcalier.

Veux-tu que nous allions tous trois au Nouveau-Cirque?

BOURCALIER.

Encore sortir? Tu as la rage de sortir, tous les soirs.

STÉPHANIE.

Tiens! si tu te figures que c'est amusant de rester tous les deux en tête-à-tête!

BOURCALIER.

Legrain viendra passer la soirée avec nous.

ALBERT.

Je veux bien.

STÉPHANIE.

Ah! vous êtes gentil; vous êtes tout à fait gentil! Il faudra que vous veniez souvent nous voir. Son couvert sera mis tous les jours, à la maison, n'est-ce pas? On s'amusera... Crois-tu, chéri, qu'on s'amusera?

BOURCALIER.

Oui, oui, on s'amusera!

ALBERT.

Tu as une façon de dire ça...

STÉPHANIE.

Tu n'es pas gai, dis donc, ce matin. Qu'est-ce que tu as?

BOURCALIER.

Rien! Mon brave Legrain, quand je pense que nous voici tous deux à déjeuner avec

cette petite, comme nous nous sommes si souvent trouvés ensemble avec Lucienne, tu ne peux pas te figurer l'effet que ça me produit!

ALBERT.

Bah! il ne faut pas penser à ça.

BOURCALIER.

Quand on a vécu dix ans avec une femme, dix ans d'un bonheur pareil, sans discussion, sans nuage, sans rien...

STÉPHANIE.

Si tu te figures que c'est aimable pour moi de parler comme ça de ta femme, devant moi!

BOURCALIER.

Ce n'est toujours pas à toi d'en faire l'observation.

STÉPHANIE.

Enfin, tu la regrettes donc, ta femme?

BOURCALIER.

Certainement, je la regrette. C'est absurde, ce que tu me dis là! Comment veux-tu que je ne la regrette pas?

STÉPHANIE, se levant.

Si tu la regrettes tant, va la retrouver!

Elle jette sa serviette et se lève. — Les deux hommes se lèvent.

ALBERT.

Stéphanie!

STÉPHANIE.

C'est vrai, ça! Tu es toujours à me jeter ta femme à la tête. Je la vaux bien, il me semble, ta femme!

BOURCALIER.

Tu la vaux bien? Comment peux-tu dire ça, toi, une...

STÉPHANIE.

Une... quoi? Tu vas m'insulter, maintenant?

BOURCALIER.

Je ne t'ai pas insultée.

STÉPHANIE.

Si, tu m'as dit... N'est-ce pas qu'il a eu l'air de me dire... J'ai bien compris.

BOURCALIER.

Eh bien! comprends tout ce que tu veux.

STÉPHANIE, à Albert.

Vous voyez?

ALBERT.

Mais non... Bourcalier, mon ami!... Stéphanie, il n'a pas voulu dire ça... vous avez mal compris... Allons! mes enfants...

STÉPHANIE.

Si on croirait avoir affaire à un homme bien élevé !

ALBERT.

Allons, allons ! demande-lui pardon... Il faut vous calmer un peu aussi, vous. Embrassez-vous ; voulez-vous vous embrasser, tout de suite, allons, allons !

STÉPHANIE, embrassant Bourcalier.

Tiens ! gros bêta !

ALBERT.

Et embrassez-moi aussi... Et buvons à la réconciliation. (Ils se remettent à table.) Un peu de vin pur, Stéphanie?... Stéphanie... Stéphanoche ! Tiens ! il faudra vous appeler Stéphanoche... C'est gentil, Stéphanoche !... Ça va-t-il, Stéphanoche ?

STÉPHANIE, levant son verre.

Ça va! A ma santé!

ALBERT.

C'est ça, trinquons!

Il force Bourcalier à trinquer. Lucienne entre, du fond, avec Anatole. — Tableau. — Tout le monde se lève.

SCENE XI

ALBERT, STÉPHANIE, BOURCALIER, LUCIENNE, ANATOLE puis VICTOIRE.

BOURCALIER, cri de joie.

Lucienne!

ALBERT, très gêné.

Lucienne!

ANATOLE.

C'est moi qui ai eu cette idée-là !

LUCIENNE.

Monsieur Legrain, ici ? (A Anatole.) Et c'est pour me faire voir ça que vous m'avez fait venir, vous ?

ANATOLE.

Mais, ma tante...

Lucienne, brusquement, tourne les talons, et sort.

BOURCALIER.

Elle repart ! Anatole, cours après ta tante ; dis lui que je la supplie de m'écouter, que je veux la voir... Cours, mon ami !

ANATOLE.

Oui, mon oncle.

Il sort par le fond.

BOURCALIER.

Qu'est-ce que tu dis de ça, toi ?

ALBERT.

Ma foi...

BOURCALIER.

Je suis sauvé, du moment que Lucienne a eu l'idée de venir me chercher ici. Je cours après elle.

ALBERT.

Non, n'y va pas. Tu vas faire quelque bêtise.

BOURCALIER.

Tu crois?

ALBERT.

J'en suis sûr.

BOURCALIER.

Mais, du moment où elle est venue... Mais pourquoi est-elle repartie comme ça? (Il va à la fenêtre.) Ah! je la vois... elle est au bout de la rue; Anatole la rejoint... elle s'arrête... ils causent ensemble... elle revient, mon cher, elle revient! (A Victoire, qui vient d'entrer, désignant la table.) Enlevez-moi tout ça!

Victoire dessert, aidée par les deux hommes.

STÉPHANIE.

Eh bien! elle a un aplomb, cette femme! Se permettre d'entrer comme ça chez les gens!

BOURCALIER.

Qu'est-ce que tu dis?

STÉPHANIE.

Je dis que pour une femme qui se respecte, elle a un aplomb. Venir chez moi! Est-ce que je vais chez elle? Victoire, allez empêcher cette dame de rentrer.

BOURCALIER, à Victoire.

N'y allez pas, je vous le défends. (A Stéphanie.) Veux-tu bien rester tranquille, petite malheureuse!

ALBERT, à Victoire, lui donnant la nappe, avec laquelle il a fait un paquet du reste de la desserte.

Allez-vous en, et emportez ça!

Victoire sort par la droite.

STÉPHANIE.

Eh! bien, dis donc, je suis chez moi, ici!

BOURCALIER,

Ah! tu es chez toi? Eh! bien, je te conseille de bouger.

STÉPHANIE.

Vous voyez comme il me traite?

ALBERT.

Il a raison.

STÉPHANIE.

Hein! Vous aussi?

ALBERT.

Certainement, il a raison! Votre place n'est pas ici; vous devriez le comprendre.

STÉPHANIE.

Ah! c'est trop fort!

BOURCALIER.

Entends-tu... dans l'escalier ? C'est Lucienne ! (A Stéphanie.) Entre là, toi, vite !

STÉPHANIE.

Mais...

BOURCALIER.

Veux-tu entrer !... Entre, ma mignonne, et tu auras ta garniture de cheminée.

ALBERT.

Et moi aussi, je t'en donnerai une.

Ils poussent, à eux deux, Stéphanie à gauche. Anatole entre du fond.

ANATOLE.

Mon oncle !

BOURCALIER.

Ta tante est là ?

ANATOLE.

Oui, mon oncle. Mais, c'est à M. Legrain qu'elle veut parler, pas à vous. Vous, elle ne veut pas vous voir.

BOURCALIER.

Ah! (A Albert.) Eh! bien, va, mon vieux! Plutôt, non... (A Anatole.) Dis à ta tante d'entrer ici, je la laisserai seule avec Legrain; va, mon ami. (Anatole sort.) Et toi, sois éloquent, hein! Dis-lui combien je suis désolé... que je suis prêt à tous les sacrifices, pour être pardonné; que je l'adore; que je n'ai jamais aimé qu'elle.

ALBERT.

Et Stéphanie?

BOURCALIER.

Stéphanie?... Ce que je m'en fiche, de Stéphanie? Et je vais rompre immédiatement avec elle.

Il sort par la gauche.

ANATOLE, rentrant avec Lucienne.

Vous voyez, ma tante, monsieur Legrain est tout seul.

LUCIENNE.

C'est bien ! Voulez-vous nous laisser, Anatole ?

ANATOLE.

Oui, ma tante. (A Legrain.) Vous, si vous ne remettez pas tout ça d'aplomb...!

Il sort par le fond.

SCÈNE XII

ALBERT, LUCIENNE.

LUCIENNE.

Voulez-vous m'expliquer comment il se

fait que je vous rencontre ici, attablé avec mon mari et cette créature?

ALBERT.

Mais, vous-même! Que signifie cette arrivée, ce départ subit, cette rentrée?

LUCIENNE.

Que faisiez-vous, en compagnie de cette femme?

ALBERT.

Ah! ça! est-ce pour moi ou pour Bourcalier que vous êtes venue?

LUCIENNE.

Comment, pour vous ou pour!... Ah! je n'en sais rien; je ne sais plus, je n'ai plus la tête à moi. Votre présence m'a tellement abasourdie... Je venais, parce que je voulais venir, j'en avais bien le droit, j'imagine? C'est qu'elle est très jolie, cette femme; elle

est très jolie! Enfin, qu'est-ce que vous êtes venu faire ici, vous? Allez-vous répondre?

ALBERT.

Eh! bien, autant vous dire la vérité toute simple: je venais faire des remontrances à Bourcalier sur sa conduite, et l'engager à se rapprocher de vous.

LUCIENNE.

Ah! c'était là votre idée?

ALBERT.

Mon Dieu, oui!

LUCIENNE.

Et c'est ça que vous appeliez m'aimer? J'avais trouvé le moyen de nous unir l'un à l'autre pour toujours, et...

ALBERT.

Et vous venez chercher votre mari, pour reprendre la vie commune avec lui?

LUCIENNE.

Moi!... je.... Ah! ça, c'est joli!

ALBERT.

Enfin, ça saute aux yeux, il me semble, et c'est bien naturel. Dans le premier moment de colère, vous avez roulé dans votre tête des projets de vengeance farouche; vous avez voulu rompre éternellement avec Bourcalier; et puis, au dernier moment, la raison vous est revenue, vous avez envisagé la folie d'une pareille rupture et vous n'avez plus eu qu'une idée : reprendre votre mari immédiatement.

LUCIENNE.

Vous croyez ça?

ALBERT.

Par dépit, vous m'avez proposé de m'épouser. Je ne pouvais que sembler être enchanté d'une telle proposition; mais je savais

bien que ce n'était pas sincère de votre part.

LUCIENNE.

Vous croyez que ce n'était pas sincère?

ALBERT.

J'en suis convaincu.

LUCIENNE.

Ah ! tenez ! vous, mon mari, tous les hommes, vous vous valez tous! menteurs, fourbes, cyniques, voilà ce que vous êtes tous! Je ne sais pas pourquoi je suis venue ici, c'est une sottise que j'ai faite... Ah! c'est une jolie sottise aussi que j'ai faite, le jour où je me suis mariée, et plus jolie encore la sottise, le jour où j'ai cru en vous! Ah! pauvres femmes que nous sommes! En faisons-nous, des sottises! Mais, aujourd'hui, c'est fini! c'est bien la dernière. Je vais divorcer et je ne me remarierai plus jamais,

jamais, et je serais heureuse alors. Maintenant, je n'ai plus qu'à m'en aller. Adieu!

ALBERT.

Lucienne, soyez raisonnable.

LUCIENNE.

Je veux m'en aller!

ALBERT.

Lucienne, écoutez-moi. Pourquoi boudez-vous contre votre cœur? Vous aviez l'idée bien arrêtée, en venant ici, d'arracher votre mari à cette demoiselle et de l'emmener avec vous. Est-ce que je vous adresse des reproches, moi? Pourquoi m'en adressez-vous? Si je vous avais fait des serments, vous m'en aviez fait aussi, nous nous mentions à tous deux; nous sommes des gens intelligents : il ne nous reste plus qu'à rire de l'aventure.

LUCIENNE.

C'est ce que je fais... je ris.

ALBERT.

Quelle singulière petite toquée vous faites! Vous aviez dans la main tout ce qu'il faut pour être parfaitement heureuse; vous vous trouviez dans la situation la plus enviable pour une femme : entre un mari qui possède d'incontestables qualités, et un... ami doué, j'ose le dire, de quelque mérite! Vous n'aviez qu'à vous laisser vivre, en vous reposant sur le dévouement et l'affection absolue de deux hommes.

LUCIENNE.

Ah! Laissez-moi donc tranquille avec votre affection! Je l'ai mise à l'épreuve, et je suis payée pour savoir ce qu'en vaut l'aune.

ALBERT.

Si ma tendresse, à votre égard, a pu sem-

bler décroître; si j'ai eu quelques torts envers vous, il ne faut pas m'en vouloir, Lucienne, vous n'en avez pas le droit; c'était de votre faute.

LUCIENNE.

De ma faute?

ALBERT.

C'est le départ de votre mari qui a tout gâté. Pourquoi avez-vous tenu à éloigner votre mari? Vous avez voulu vous placer au-dessus des conventions sociales; vous avez été chercher midi à quatorze heures, vous en avez vu les conséquences. — Allons! inutile de récriminer davantage contre le passé. Donnez-moi la main et pardonnez-moi bien gentiment.

LUCIENNE.

Si ça peut vous faire plaisir, je vous pardonne.

ALBERT.

Et c'est à ce brave Bourcalier qu'il faut pardonner aussi, tout de suite, gentiment.

LUCIENNE.

Vous me le conseillez sincèrement!

ALBERT.

Le pauvre garçon a été coupable envers vous; mais, n'avez-vous pas quelques petits torts envers lui?

LUCIENNE.

Ce ne sont pas les torts que je peux avoir, vis-à-vis de mon mari, qui doivent me faire oublier les siens. J'ai le cœur plus haut placé que ça.

ALBERT.

Ça ne fait rien, pardonnez tout de même; pardonnez à Bourcalier, comme vous me pardonnez... raccommodement général!...

LUCIENNE.

Et après?... le partage, encore?

ALBERT, avec reproche.

Le partage! (s'exaltant.) Eh! bien, oui, le partage dans ce qu'il renferme de délicat et d'exquis; le partage qui empêche les caractères de se heurter et les humeurs de s'aigrir; le partage qui rafraîchit d'imprévu les rencontres, et supprime la lassitude aux tête à tête; le partage qui permet à deux amants de se réserver et de s'abandonner réciproquement le meilleur d'eux-mêmes, en laissant le reste au tiers commun.

LUCIENNE.

Le mari... le tiers commun?

ALBERT.

Le mari, évidemment. La femme est un fruit, que l'amant ne peut savourer à son aise qu'en le faisant éplucher par le mari.

LUCIEN

Vous parlez bien; vous avez des bonheurs d'expressions...

ALBERT.

C'est un sujet que je possède à fond. Alors, naturellement, j'y apporte une certaine verve.

LUCIENNE.

Vous avez un certain toupet aussi, d'évoquer de telles théories devant une femme.

ALBERT.

Je dis tout haut ce que vous êtes bien forcée de penser tout bas.

LUCIENNE.

Ah! Eh bien, mon cher, vous m'avez convaincue. C'est inutile de résister plus longtemps à faire la paix avec mon mari. Si je le quittais, je ne tomberais pas probablement

sur un meilleur ; et rester veuve, ce n'est pas très gai. Allons, c'est dit, je pardonne et j'oublie tout !

ALBERT.

Ah ! J'étais bien sûr.

LUCIENNE.

J'oublie surtout ce qui s'est passé entre nous,et je vous prie de l'oublier à tout jamais.

ALBERT.

Hein ?

LUCIENNE.

Mon cher, vous venez d'avoir deux ou trois petites phrases... Ça, voyez-vous, ça m'a fait plus de bien pour ma vertu que les plus beaux sermons du monde. Cette fois-ci, c'est fini, bien fini, entre nous, allez !

ALBERT.

Vous revenez à votre mari, uniquement ?

LUCIENNE.

Uniquement !

ALBERT.

C'est lui que vous préférez ?... Il est pourtant aussi égoïste que moi, allez, dans le fond !

LUCIENNE.

C'est possible ; mais, au moins, il a le mérite de ne pas s'en douter.

ALBERT.

Et si j'insistais encore ?

LUCIENNE, impatientée.

Ah ! mon ami, ne soyez pas trop bête, à la fin ! vous l'avez déjà été suffisamment.

ALBERT.

C'est bien, c'est bien ! (A part.) Ah ! les femmes qui veulent un homme à soi tout seul !

LUCIENNE.

Si vous appeliez mon mari ?

ALBERT.

Avec plaisir. (Appelant, à gauche.) Bourcalier ! Bourcalier ! (Bourcalier entre.) Embrasse ta femme !

Bourcalier se précipite vers sa femme.

SCÈNE XIII

Les Mêmes, BOURCALIER, puis ANATOLE, puis STÉPHANIE.

BOURCALIER.

Tu m'as pardonné ?

LUCIENNE.

Tu peux remercier M. Legrain, c'est bien grâce à lui. Et il t'a rendu un plus grand service que tu ne le supposes.

BOURCALIER.

Ah! ce cher ami! J'étais bien sûr de lui. (A sa femme, la serrant dans ses bras.) Ma petite Lucienne adorée!

ANATOLE, entrant du fond.

A la bonne heure!

STÉPHANIE, entrant de gauche.

Eh bien! et moi! tout le monde me plaque alors!

LUCIENNE.

Allons-nous en, mon ami. Nous n'avons plus rien à faire ici. Laissons monsieur et mademoiselle.

BOURCALIER.

C'est ça ! Albert va rester.

ALBERT.

Soit ! Je reste ! (Désignant Stéphanie.) Avec elle, il y aura du partage, au moins !

Rideau.

FIN

Imprimerie Générale de Châtillon sur-Seine. — Pichat et Pepin.

